BnF Gallica

Géographie amusante, ou Plaisirs des vacances, par Mme de Bassanville

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

{BnF Gallica

Bassanville, Anaïs de (1802-1884). Géographie amusante, ou Plaisirs des vacances, par Mme de Bassanville. 1858.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LES VACANCES
DU
GÉOGRAPHIE EN ACTION

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

3754

!! !! 17 lithographies HT en 2 teintes

d'1 représentant 1 département et le frontispice : la France

650F

Ouvrage à vocation éducative vers 1850.

Cartonnage de l'éditeur en bon état de conservation, rare pour ce type d'ouvrage.

GÉOGRAPHIE AMUSANTE

PARIS — TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMPAGNIE

Rue Amelot, 64.

LA FRANCE.

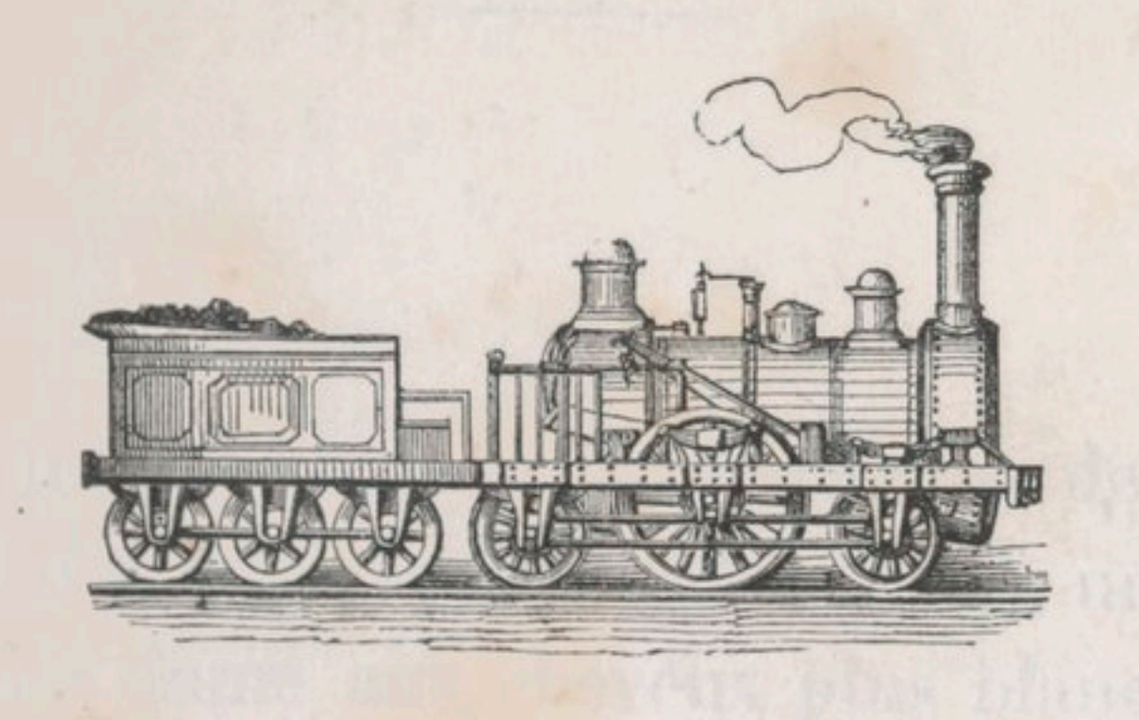
GÉOGRAPHIE AMUSANTE

OU

PLAISIRS DES VACANCES

PAR

Mme DE BASSANVILLE



PARIS

L. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR DES MAISONS HIVERT ET DESESSERTS

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33

AVANT-PROPOS

CE QUE C'ÉTAIT QUE Mme VACANCE

Dans un joli château des environs de Rouen, vivait, il y a quelques années environ, une bonne et aimable dame aux cheveux plus blancs que la neige, aux yeux noirs et doux, aux lèvres souriantes, dont l'unique plaisir était de se voir entourée de petits enfants. Dieu lui avait refusé le bonheur d'être mère, et elle versait sur tous l'amour contenu dans son cœur maternel. Aussi, au moment des vacances, son château ne désemplissait pas de

ces jolies mouches bourdonnantes, petits anges blondins accordés par le ciel à de plus heureuses qu'elle ne l'avait été.

Mais si madame Valence aimait tendrement ses petits visiteurs, eux-mêmes lui rendaient cette tendresse au centuple, et aller passer chez elle le mois accordé au repos des études, était la récompense promise par leurs parents à la continuité de leur travail; aussi, dans leur langage enfantin, avaient-ils surnommé leur vieille amie madame Vacance : c'était le titre le plus doux qu'ils avaient pu trouver dans l'esprit de leur cœur.

Madame Vacance, donc, car nous allons conserver à notre héroïne ce nom sous lequel tous ses petits amis la pleurent encore, réunissait, un certain mois de septembre, une troupe si nombreuse de jeunes visiteurs que l'on eût dit une école, d'autant que beaucoup étaient seuls, sans leurs parents, car plusieurs familles n'ayant pas voulu gêner l'aimable dame par leur présence, lui avaient simplement confié leurs enfants; elle les aimait tant et les rendait si heureux!

Pourtant, l'année dont nous vous parlons, ce

bonheur était un peu trop grand, peut-être !... du moins pour madame Vacance, car le troupeau se trouvait bien plus nombreux encore que de coutume; les tout petits enfants avaient assez grandi pour accompagner leurs frères, et les plus grands ne voulaient pas renoncer encore à leur plaisir de chaque année; aussi la bonne dame ne savait, en vérité, auquel entendre : l'un voulait jouer à ceci, l'autre à cela; tantôt c'étaient les barres, dans un autre moment le chat perché, puis la raquette, la toupie, le cerceau... que savons-nous encore?... C'était une véritable tour de Babel en miniature !

Pourtant, madame Vacance n'apportait pas son autorité à la traverse de leurs plaisirs, car il n'y avait encore que du bruit, et l'on finissait plus ou moins par s'entendre; mais au bout de quelques jours, comme le plaisir qui ne succède pas au travail fatigue promptement, les querelles causées par les jeux s'envenimèrent si bel et si bien, que les coups succédèrent aux cris, et les pleurs aux ris joyeux.

La bonne dame crut le moment venu, alors, de faire cesser cet état de choses, et un matin que tout

son petit troupeau était réuni autour d'elle, elle lui déclara qu'il fallait unir le travail au plaisir ou retourner chez leurs parents!

A cette déclaration, toutes les figures s'allongèrent d'une aune, et des murmures de mécontentement s'échappèrent des lèvres boudeuses.

Madame Vacance attendit patiemment que le premier mouvement d'humeur fût passé, puis, quand elle vit le calme se rétablir un peu, elle se décida à prendre la parole pour soutenir son décret.

— Il y a travail et travail, mes enfants, leur dit-elle, et je me souviens, quand j'étais à votre âge, du bonheur extrême que j'éprouvais à faire ce que je vais vous proposer. — J'étais élève à la maison impériale d'Écouen, et madame Campan, une grande institutrice, qui dirigeait cette maison, faisait apprendre aux plus sages la *géographie en action;* ainsi c'étaient des petites comédies que ces leçons-là.

En entendant ces paroles de madame Vacance, les physionomies de tout son auditoire redevinrent joyeuses.

—Alors nous jouerons donc la comédie? demanda, les yeux brillants de désir, le plus avisé de la bande.

— Oui, mes enfants, répondit en souriant la bonne dame, seulement ce sera une comédie instructive.

— Quel bonheur !... quel bonheur !... s'écria toute la bande tapageuse en battant des mains de plaisir.

— Mais, ma bonne amie, demanda à son tour la petite Marthe d'un air inquiet, qu'appelez-vous des comédies instructives?

— Je vais vous l'expliquer, mes petits amis, fit la bonne madame Vacance, et, pour me servir toujours de madame Campan comme exemple, on ne peut pas avoir un meilleur modèle! Je vous ferai jouer le *Concours des Fleuves et des Rivières*, que j'ai joué quand j'étais enfant; car, malgré vos sourires moqueurs, j'ai été enfant comme vous... Voyons, continua-t-elle, combien êtes-vous?

Chacun aussitôt compta autour de lui du doigt et du regard.

— Vingt!... s'écrièrent plusieurs voix en même temps.

— Et combien y a-t-il de fleuves et de rivières en France?

Un long silence suivit cette question, car tous nos petits savants en herbe interrogeaient leur mémoire avec le plus grand soin.

— D'abord il y a huit fleuves, dit Henri d'un air triomphant.

— Qu'appelles-tu fleuves, mon petit ami, et comment les distingues-tu d'avec les rivières? fit la bonne dame avec un sourire interrogateur.

Henri se gratta l'oreille, regarda le plafond, et, sans doute, il eût donné sa langue aux chats, si la gentille Henriette, sa cousine, ne lui eût soufflé la réponse à l'oreille pour ne pas entacher sa gloire; aussi répondit-il, tout rouge de plaisir :

— C'est parce que les fleuves se jettent dans la mer.

Madame Vacance avait vu toute la petite scène qui venait de se passer entre les deux enfants, mais elle n'en fit pas semblant et continua son interrogatoire, qui, sans en avoir l'air, et tout en amusant le petit troupeau enfantin, était déjà une leçon de géographie qu'elle lui donnait ainsi.

— Et quels sont les noms de ces fleuves? demanda-t-elle encore.

Ce fut au tour de Lucien de prendre la parole, et, s'élevant sur la pointe de ses pieds pour paraître plus grand, il nomma d'une voix haute :

— La Meuse, la Seine, la Somme, la Loire, la Charente, la Garonne, l'Adour et le Rhône.

— Mais, puisque tu es si savant, mon ami, lui demanda alors la bonne dame, dis-nous encore dans quelles mers vont se jeter tous ces fleuves-là?

Lucien se redressa comme un jeune coq qui chante l'aurore, en s'entendant appeler *savant* par leur vieille amie, et il répondit d'une voix plus haute encore :

— La Meuse se jette dans la mer du Nord.

— Pardon... pardon... interrompit vivement la bonne dame, mais la mer du Nord ne borne pas la France, que je sache; alors, comment comptes-tu la Meuse parmi nos fleuves français?

Le pauvre Lucien resta tout interdit, car il ne pouvait pas comprendre que cette question était plutôt une attaque à son orgueil, que madame Vacance avait voulu abaisser, qu'un appel à sa science; aussi, comme il continuait à garder le si-

lence, elle renouvela sa question en faisant appel à tout son auditoire. — Ce fut Thérèse qui y répondit, les joues toutes rouges par l'attention qui se fixait sur elle.

— La Meuse, dit-elle, est un fleuve français parce qu'elle prend sa source en France et qu'elle parcourt une grande partie de notre pays avant d'aller se jeter dans la mer du Nord après avoir traversé la Belgique et la Hollande.

— Bien, Marguerite, bien, ma mignonne, fit madame Vacance en attirant la jeune fille auprès d'elle et déposant un baiser sur son front, tu joins la modestie au savoir, ce qui double le mérite de ce dernier; reste toujours ainsi, mon enfant, et tu seras toujours aimée de chacun et recherchée par tous.

Lucien, comprenant alors la leçon qui lui était donnée, baissa la tête à son tour, et ses pieds reprirent machinalement le niveau du parquet. Mais la bonne dame fit encore semblant de ne pas s'apercevoir de ce petit manége, et elle l'interpella doucement pour lui demander où se jetaient les autres fleuves.

— La Seine et la Somme se jettent dans la Man-

che, répondit-il; la Loire, la Charente, la Garonne et l'Adour se jettent dans l'Océan; et le Rhône se jette dans la Méditerranée.

— C'est très-bien, mon petit ami, dit à haute voix madame Vacance pour encourager son auditoire et récompenser l'orateur; puis elle ajouta en souriant :

—Voyons, enfants, à votre tour : combien y a-t-il de principales rivières en France?

A cette question, le silence fut plus long encore et plus complet qu'il ne l'avait été pour les fleuves, les mines s'allongèrent, les yeux s'interrogèrent, puis chacun restait songeur, quand Aline, l'étourdie, lança tout à coup ces paroles, accueillies par de bruyants éclats de rire :

— Il y a 86 rivières en France! ma bonne amie.

— Tu es, en vérité, bien généreuse pour notre belle patrie, mon enfant, fit madame Vacance en riant à son tour; mais tu me permettras de te faire observer qu'il vaut mieux se taire que de dire une sottise, car tu as confondu les rivières avec les départements.— « L'ignorance, dit un proverbe fort sage,

se croit capable de résoudre toutes les difficultés, et le savoir, au contraire, les craint toutes.»—Fais ton profit de cette maxime, et une autre fois garde le silence sur les choses que tu ignores.

Aline devint toute rouge, et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux en entendant ces paroles sévères; puis, obéissant à un mouvement d'humeur, elle haussa grossièrement les épaules, et, se retirant du groupe animé qui entourait madame Vacance, elle alla s'asseoir d'un air boudeur sur une chaise placée dans un angle du salon fort éloigné, en murmurant avec le ton maussade d'un enfant gâté :

— Eh bien, ça m'est égal! je ne jouerai pas à ce vilain jeu, na!...

Mais elle fut cruellement punie de sa sotte conduite, car personne ne prit garde à elle, on la laissa bouder tout à son aise, et la causerie, fort animée du reste, continua de plus belle après sa désertion!

— Personne ne me dira donc combien il y a de rivières en France? répéta la bonne dame en interrogeant tout le monde du geste et du regard; mais

l'exemple d'Alice avait effrayé les plus hardies de la troupe, aussi chacun continua de plus en plus à se renfermer dans son silence.

— Alors, comptons-les ensemble, reprit madame Vacance. Commençons :

Une foule de voix répondit à cet ordre.

— La Moselle, 1; — le Doubs, 2; — la Somme, 3; — la Durance, 4; — l'Aube, 5; — l'Yonne, 6; — la Marne, 7; — l'Oise, 8; — l'Eure, 9; — l'Allier, 10; — le Cher, 11; — l'Indre, 12; — la Vienne, 13...

Et les voix se ralentissaient un peu dans leur ardeur et dans leurs accents.

— Allons, allons, du courage!... nous ne sommes pas encore au bout, et 13 est un mauvais nombre, leur disait la bonne dame en souriant; arrivons bien vite au 14.

— La... la Mayenne, 14; — s'écria Lucien triomphant.

—15, le Tarn!... exclama Alice, qui attendait une occasion de rentrer dans le groupe; mais les esprits étaient si occupés à la recherche des rivières, que son retour passa aussi inaperçu que l'avait été

son départ. — Madame Vacance seule l'accueillit par un doux regard. — Et le silence devint si profond que vraiment on eût entendu le vol léger d'une petite mouche.

— Est-ce que nous n'avons plus que quinze rivières chez nous?... demanda enfin l'aimable directrice du petit troupeau, qui s'amusait beaucoup du travail de toutes ces jolies têtes blondes autour d'elle.

L'air interrogateur de cette phrase prouva que l'on n'était pas encore arrivé au but; aussi chacun interrogea sa mémoire de plus belle, et presque en même temps et des deux côtés opposés du groupe, partirent ces deux mots glorieusement prononcés :

— Le Lot, 16; — la Dordogne, 17 ; — la Durance, 18....

— Ah! nous voici donc à peu près au bout de nos peines! exclama l'interrogatrice en riant; du moins, quant au nombre des susdites, car nous avons beaucoup à nous occuper d'elles maintenant, puisque c'est grâce à elles que se pratique le joli jeu que je vous ai promis de vous enseigner. — Écoutez-moi bien.

Chacun de vous va choisir le fleuve ou la rivière dont il veut prendre le rôle et le caractère, il me le dira, et je lui arrangerai son petit discours, puis, dans quinze jours, nous appellerons autour de nous toutes vos familles, tous nos amis, et, devant eux, vous réciterez les leçons que vous aurez apprises, c'est-à-dire que vous parlerez comme le feraient le fleuve ou la rivière en personne, s'ils se présentaient devant nous.

— Et nous serons costumées, bonne amie? demandèrent plusieurs voix à la fois; vous nous l'avez promis...

— Certainement! — je vous tiendrai ma parole, interrompit madame Vacance avec un gai sourire, chacun prendra le costume allégorique que le fleuve peut inspirer. Mais, ajouta-t-elle, je me retire et je vous laisse choisir vos rôles tout à votre aise.

A peine fut-elle partie, que les cris, les agitations, les disputes, commencèrent; chacun voulait être le plus beau fleuve, la plus grande rivière, et bien des larmes furent versées, bien des sottises échangées avant que l'on parvînt à s'entendre; mais enfin, peu à peu on s'apaisa, on finit par se faire

des concessions réciproques, et, au jour dit, c'est-à-dire la quinzaine suivante, le salon, tout garni de banquettes et tout orné de fleurs, reçut une nombreuse et brillante société. Chaque mère, heureuse du succès qu'elle espérait pour son enfant, était au premier rang; et, sur une estrade élevée, madame Vacance, représentant la France, une couronne d'or sur la tête, un sceptre à la main et un manteau impérial sur les épaules, attendait les hommages que devaient venir lui rendre les fleuves et les rivières, ses sujets tributaires; un glaive brillait à ses côtés, et le laurier florissait autour d'elle.

LE CONCOURS

DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES.

La première qui se présenta était une blonde jeune fille, vêtue modestement de cet antique costume de Flandre que l'on voit dans tous les beaux portraits des grands maîtres du temps.

— Qui êtes-vous, ma fille? — lui demanda sa souveraine avec bonté, et elle ajouta : — Soyez la bienvenue parmi nous.

— Je suis — la MEUSE — fit la gentille blondine avec une profonde révérence, et sachant que

notre glorieuse souveraine faisait un appel à ses filles, j'ai laissé mes flots suivre lentement le cours qui les entraîne vers la mer terrible où ils doivent s'engloutir, pour venir lui présenter mes plus humbles hommages et l'assurer de mon parfait dévouement.

— Votre dévouement, ma fille, fit la France avec un mouvement de tête fort significatif, n'est pas aussi complet que vous voulez bien le dire; car enfin, vous servez mes voisins aussi bien que moi-même; et l'on ne peut pas bien servir deux maîtres à la fois, dit l'Évangile.

La blonde Flamande demeura un moment fort embarrassée à cette attaque, puis, relevant la tête en souriant, elle répondit avec finesse :

— Une mère renie-t-elle ses enfants parce qu'ils sont voyageurs?... et je me dis, avec autant d'orgueil que de droit, sujette de la France, car je suis née dans l'antique Champagne et je sers de marraine à l'un de ses départements! Pauvre et humble d'abord au sortir du berceau, peu à peu je finis par m'agrandir et j'arrose les départements de la Haute-Marne, des Ardennes, celui auquel je

LA MEUSE.

donne mon nom, puis, pour changer un peu de pays, j'entre en Belgique au-dessous de Givet; mais comme je ne veux pas vous parler de mes promenades à l'étranger, je me bornerai à vous citer les principales villes que je baigne. Ce sont Verdun, d'abord, chère à plus d'un de mes auditeurs par le souvenir et surtout l'espérance de ses excellentes dragées; Stenay, Sédan, Mézières, Charleville, Givet, etc.; et dans tous ces pays je me donne tout entière, tandis qu'en Belgique, en Hollande, je me divise en un grand nombre de bras avant d'arriver à la mer du Nord, que le destin me force de rejoindre, hélas! Mais pourquoi parler de mourir, moi qui suis belle et puissante? car j'ai 900 kilomètres de cours, et je suis bienfaisante aussi, puisque les pays que j'arrose sont non-seulement très-productifs, mais encore le sont des choses qui demandent mon concours; ainsi les draps, les verreries, les faïences, les papeteries sont célèbres dans le département auquel j'ai donné mon nom, et ne faut-il pas de l'eau pour faire tout cela? — c'est donc par mon secours que l'industrie de la Meuse est célèbre.

On dit que le vin donne du courage; ce sont

peut-être les poltrons qui ont fait courir ce bruit-là, car ce que je peux vous assurer, par exemple, c'est qu'un pauvre enfant, né sur mes bords et n'ayant jamais bu que de l'eau de mon fleuve, est devenu un des plus grands héros dont la France s'honore. Laissez-moi vous raconter cette petite histoire-là.

UN HÉROS D'AUTREFOIS.

« A Verdun, en 1695, sous le règne du grand roi Louis XIV, un petit garçon était né chez de pauvres ouvriers ; il s'appelait François Chevert.

» Aussitôt qu'il sut se tenir sur ses jambes, François prenait dans la maison tous les bâtons qu'il pouvait rencontrer pour se faire des fusils, et cette manie lui valut le fouet bien souvent, car lorsqu'il manquait de bâtons il prenait le rouet de sa mère, et Dieu sait dans quel état il mettait alors le chanvre ou la filasse qui couvrait le susdit.

» Quand François fut assez grand pour travailler,

son père lui donna une bêche en lui disant d'une voix rude et d'un ton qui ne permettait pas l'appel :

» — Tiens, mon gars, creuse la terre avec ça; c'est une marâtre qu'il faut tourmenter pour qu'elle nous donne du pain; plus tu la tarabusteras donc, plus t'en auras.

» François prit la bêche et suivit son père aux champs sans rien dire, car le bon Dieu nous ordonne l'obéissance et le respect pour nos parents, mais ses yeux étaient remplis de larmes et son cœur gonflé de chagrin : — il sentait en lui-même que ce n'était pas à bêcher la terre qu'il était destiné par le ciel.

» Un jour donc que le pauvre François était tristement occupé à creuser son sillon, un racoleur vint à passer dans le village.

» — Qui veut être soldat de notre grand roi? criait-il; on est bien payé, bien logé, bien nourri, et l'on coule agréablement le fleuve de la vie.

» Et ramplan, ramplan plan, ramplan plan !... le tambour d'accompagner ces alléchantes paroles, éclairées par le plus doux sourire et un regard conquérant à réveiller le cœur le plus poltron.

» Mais, hélas ! le racoleur prêchait à des sourds, car personne n'est plus sourd que ceux qui ne veulent pas entendre, et il commençait à craindre de devoir quitter honteusement le pays sans avoir pris la moindre proie, quand un grand et fort garçon, tout baigné de sueur, se précipita vers lui en s'écriant :

» — Moi, moi, je veux être soldat ! Emmenez-moi bien vite, je veux être soldat !

» Le racoleur ne se le fit pas répéter deux fois, et quand le bon homme Chevert, averti par des voisins, arriva pour réclamer son fils, il était trop tard : — François appartenait au drapeau du roi de France.

» Il serait trop long de vous raconter comment le jeune soldat débuta dans la carrière militaire, et surtout comment il parvint à conquérir tous ses grades à la pointe de son épée, car alors il était, sinon impossible, au moins d'une difficulté presque insurmontable d'arriver de soldat à officier et d'officier simple aux grades élevés, puisque ces grades s'achetaient ou étaient réservés pour les grandes familles qui entouraient le trône.

» Pourtant, la persévérance et le courage aidant, notre jeune soldat sut vaincre tous les obstacles, et il était lieutenant-colonel en 1741, lors du siége de Prague par le comte Maurice de Saxe, un des plus grands généraux dont la France puisse s'enorgueillir, et sous les ordres duquel il servait. Ce fut en partie à Chevert que l'on dut la prise de cette place, place que l'année suivante il défendit pendant dix-huit jours avec 1,800 hommes seulement contre toute l'armée autrichienne; superbe défense qui amena une capitulation fort honorable pour tous, et une réputation des plus glorieuses pour le brave chef qui l'avait méritée.

» Le roi Louis XV voulut complimenter lui-même le brave Chevert sur sa conduite.

» — Je n'ai fait que mon devoir, sire, répondit le héros avec modestie, et mon plus grand désir est de mériter un jour les éloges dont Votre Majesté daigne m'honorer.

» Et il tint parole, car, nommé lieutenant-général, il contribua puissamment au gain de la bataille d'Hastenbeck, en 1757. »

— Dites-moi, madame, ajouta la blonde rivière,

en faisant derechef une respectueuse révérence à sa souveraine, si seul le mérite de celui-là de mes enfants ne peut pas assez bien plaider ma cause pour que mes torts, si toutefois j'en ai pourtant, puissent être pardonnés, car quel fleuve ou quelle rivière, ne sortant pas de chez vous, peut présenter mieux que moi à votre haute et puissante justice?

— Vous êtes un peu prétentieuse, ma mignonne, fit, avec un sourire de dédain sur les lèvres, une belle et noble jeune fille, qui d'un pas de reine s'avançait en ce moment auprès du trône de la France. Elle s'y inclina profondément, après avoir jeté un coup d'œil de défi à sa rivale, comme accompagnement de ses paroles moins que courtoises.

La nouvelle venue portait un costume tout à la fois de bergère et de reine. Elle tenait d'une main une houlette surmontée du symbole de notre divin Maître, de l'autre des clefs d'or; sa tête portait des tours et des remparts, son manteau était brodé d'armoiries diverses parmi lesquelles on remarquait surtout un beau vaisseau, toutes voiles dehors; enfin, c'était un mélange charmant de simplicité et de grandeur, de puissance et de beauté.

La Meuse devint toute tremblante devant une aussi redoutable rivale, et, cachant son dépit et sa terreur sous le masque de la grâce !

— Soyez la bienvenue, ma sœur, dit-elle, et pardonnez-moi si mes paroles ont pu vous blesser ou vous déplaire.

— Elles n'ont fait ni l'un ni l'autre, laissa tomber de ses lèvres la dédaigneuse beauté ; mais je suis... — la SEINE, — et je ne reconnais à personne le droit de parler avec orgueil des grands hommes qui sont nés sur ses bords, devant moi qui ai vu toutes les gloires, reflété toutes les joies, arrosé tous les triomphes et baptisé tous les rois qui ont gouverné la France depuis Clovis jusqu'à nos jours; c'est mon eau seule qui a lavé la tache originelle qu'apportaient en naissant ces oints du Seigneur; c'est sur mes bords aussi que se sont dénouées toutes les guerres, élevés tous les trônes, renversées toutes les dynasties, changées toutes les lois...

— Vous êtes dangereuse, ma sœur!... interrompit la Meuse en saluant sa belle rivale; — puis elle alla s'asseoir sur les marches du trône de la France

LA SEINE.

qui la conviait à prendre cette place du geste et du regard.

— Mais je suis bonne aussi pour ceux que j'aime, reprit la Seine d'un ton plus courtois, — car si ma puissance est grande, ma position élevée, surtout aujourd'hui, je n'oublie pas que ma naissance est obscure, puisque je vois le jour dans un petit pays de la Côte-d'Or situé auprès de Saint-Seine; aussi, après avoir arrosé Châlons, — Bar-sur-Seine, — Méry, où je deviens navigable, — Melun, — Corbeil, — Paris, où je deviens puissante, — enfin une foule d'autres pays, — je m'occupe de la classe ouvrière en alimentant des manufactures, l'un des plus beaux fleurons de votre couronne brillante, ô ma reine ! Ainsi, à Elbeuf on fabrique de ces beaux draps que veulent tous les hommes élégants du monde. — Car vous savez que les draps sont la laine des moutons, laines préparées, filées, teintes et travaillées.

J'alimente aussi à Rouen de grandes fabriques, mais non de laine, cette fois-ci; là, c'est le coton que l'on travaille pour en faire des étoffes qui prennent le nom du pays où elles sont confection-

nées, puisqu'on les appelle de la rouennerie, et cette rouennerie est le fond du vêtement de l'ouvrier. Avec elle il fait des blouses, des pantalons, des jupes pour sa ménagère, des habillements pour ses enfants.

Et je peux être fière à plus d'un titre du service que je leur rends à cet égard, puisque c'est à moi encore qu'ils doivent la nature première de leur travail : le coton... Car le coton, qui pousse comme toute autre plante, n'est pas de notre pays. Le cotonnier, lequel est tantôt une herbe, tantôt un arbre, plus souvent un tout petit arbrisseau, croît dans les pays chauds; ainsi, il y en a une grande quantité en Asie, en Afrique, en Amérique, dans l'Espagne méridionale, et dans le royaume de Naples. — Son fruit est une cosse ou gousse de la grosseur d'une noix. Les graines qu'il renferme sont enveloppées d'un duvet moelleux et blanc : — c'est le coton. — Et quand ce fruit, qui ne peut servir à aucune nourriture, ni à celle de l'homme ni à celle de l'animal, vient à s'ouvrir de lui-même à l'époque de sa maturité, le coton s'en échappe et l'on en fait la récolte.

Ce coton, nettoyé et séché au soleil, se met alors en ballots et s'expédie pour tous les pays du monde. Celui qui est destiné à la France arrive au Havre, pays le plus important de l'empire pour le marché des cotons. Alors, une fois entré dans notre pays, c'est à moi, la Seine, qu'il est confié d'abord pour le conduire à ses destinations particulières, puisque je vais me réunir à la mer entre Honfleur et le Havre, endroit où il a débarqué. — Je vous le disais donc bien : toutes ces manufactures me doivent leur travail, et les ouvriers leurs salaires et leurs habits.

Mes prairies sont belles aussi, et les pâturages que j'engraisse sont recherchés par les fermiers.

« Sur les bords fleuris
» Qu'arrose la Seine,
» Cherchez qui vous mène,
» Mes chères brebis...

Voilà ce que disait déjà jadis, et bien gentiment encore! une belle dame poëte, madame Deshoulières, qui vivait il y a cent cinquante ans, sous le grand roi Louis XIV; et Dieu sait toutes les chansons et tous les vers qui ont été faits sur moi depuis

ce temps-là; pourtant je n'en suis pas plus fière. Dieu sait pourtant si j'en aurais sujet.

Ma sœur la Meuse vous a parlé avec fanfares d'un héros né sur ses bords, moi je vous en citerais mille si je voulais. Ainsi, en laissant de côté les temps anciens et ne rappelant pas le roi saint Louis, né sur mes bords, combien d'enfants de Paris ont porté glorieusement le drapeau de leur roi sur une terre étrangère! Par tout pays *Parisien* veut dire brave. Mais je laisserai aussi de côté la gloire pour vous parler de vertus plus modestes qui fleurissent sur mes bords.

L'ÉCOLIER CHARITABLE.

« Un pauvre aveugle était assis sur un des ponts qui s'élève au-dessus de mes flots comme un arc de triomphe de l'industrie humaine; il grelottait en chantant la triste chansonnette destinée à appeler les passants autour de lui, et les passants étaient rares, car le givre tourbillonnait dans l'air, soutenu par une bise de décembre des plus désagréables.

» A ce moment, une pension de petits garçons,

se rendant au collége, vint à traverser le pont devant le pauvre aveugle.

» Plusieurs de ces méchants drôles commencèrent par rire du malheureux, en quittant le morceau de pain qu'ils mordaient à belles dents, pour imiter sa voix chevrotante, quand l'un d'eux, indigné de ce manque de cœur, s'écria :

» — Mais il meurt peut-être de faim, le pauvre chanteur !...

» A ces paroles tous les rires s'éteignirent, et tous les morceaux de pain, s'échappant des mains qui les pressaient avec la tendresse de l'appétit, tombèrent, comme la manne du désert, tout autour du malheureux. Mais ce ne fut pas tout encore, car celui qui avait pris l'initiative de cette bonne action, ôtant sa casquette, la tendit vivement à ses camarades en disant, moitié avec un sourire, moitié avec des larmes :

» — Pour le pauvre aveugle, s'il vous plaît !

» Une pluie de sous inonda cette bourse de charité, et chacun vida ses poches comme il avait vidé ses mains, puis, joyeux et légers, tous reprirent leur vol vers le collége.

» Le maître qui les conduisait, attendri et heureux devant cette bonne action, remercia Dieu du fond du cœur, et appela la bénédiction du ciel sur ces enfants qui pratiquaient ainsi la première des vertus, — *la Charité.*

Mais si cette historiette ne vous suffit pas, continua la Seine en regardant gracieusement tout son auditoire, je vais vous en raconter encore une autre, arrivée, non sur un de mes ponts, mais dans mes flots dangereux, complices involontaires d'un crime impardonnable puni par Dieu *lui-même*, car tout avait été bien calculé pour en assurer l'impunité des hommes!

LE REGARD DE DIEU.

Le château de Saint-Germain, qui me domine de toute la grandeur de son antiquité, des souvenirs historiques qu'il renferme, et de la position élevée où il se trouve placé sur sa belle terrasse, est le plus ancien château de France.

Cet antique monument, dont le style massif et irrégulier a varié plusieurs fois, tire maintenant son intérêt du passé, car rien ne rappelle sa splendeur et sa gloire. Ce fut le roi Robert, fils de Hugues

Capet, qui en jeta les premiers fondements. Henri Ier et Philippe Ier, ses successeurs, l'achevèrent, y habitèrent, et Louis le Gros y mit la dernière main. Mais ce n'était alors qu'un château fort composé d'une grosse tour formant plutôt une prison qu'un endroit de plaisance.

Ce fut François Ier qui, voulant habiter Saint-Germain, fit faire des constructions nouvelles autour de la vieille tour et commença la fortune de cette demeure royale, car, à dater de cette époque, tous les rois de France l'adoptèrent aussi.

Henri II, Henri III et Henri IV surtout marquèrent leur séjour à Saint-Germain par des embellissements sans nombre, et le château devint pour eux ce que fut, plus tard, celui de Versailles pour leurs successeurs.

Louis XIII passa la plus grande partie de sa vie dans cette demeure antique; c'est là que Louis XIV vit le jour, et, beaucoup plus tard, y fut baptisé; car le petit Dauphin, qui était né le 5 septembre 1638, ne reçut le baptême que le 21 avril 1643; il avait donc près de cinq ans alors.

Il fut tenu sur les fonts par le cardinal Mazarin,

au nom du Saint-Père, et par la princesse de Condé, au nom de la reine d'Espagne.

Après la cérémonie, on reconduisit le jeune Dauphin auprès du Roi son père, que ses longues souffrances forçaient à garder son appartement, et qui avait été privé ainsi d'assister à la rédemption de son enfant.

Quand le jeune prince entra, Louis XIII l'accueillit par le plus doux sourire.

— Quel nom vous a-t-on donné, mon fils? lui demanda-t-il en l'embrassant.

— Je m'appelle Louis XIV, répondit le Dauphin en relevant orgueilleusement sa petite tête blondine et bouclée.

Cette réponse affligea profondément le pauvre roi mourant, qui répliqua avec tristesse, tandis qu'une larme tombait de ses yeux affaiblis sur la figure vermeille de l'enfant :

— Oh! pas encore, mon fils, mais cela peut arriver bientôt, si Dieu le veut!

Et Dieu le voulut, car le 14 mai suivant Louis XIII mourait, et le petit Dauphin s'appelait, en effet, Louis XIV.

— Mais ce n'est pas l'histoire de ce grand roi que je veux vous raconter, elle est trop connue dans le monde, interrompit la *Seine*, avec un orgueilleux sourire; c'est seulement une aventure terrible à laquelle j'ai servi de complice involontaire, et qui montre bien que l'œil de Dieu voit tout, est partout, et que les secrets que l'on croit ensevelis à jamais sont toujours découverts, selon son ordre et sa permission.

Cette histoire est très-véritable! elle se trouve dans la correspondance d'une personne de ce temps-là, d'une madame de Maintenon, la plus grande dame de la cour après la mort de la reine, puisque l'on dit même que le roi Louis XIV l'avait épousée.

Mais je vais la laisser parler en vous répétant cette lettre que je sais par cœur, interrompit l'aimable fleuve.

« Vous savez, madame, combien le Roi affectionne le belvédère que Louis XIII a fait construire, et le télescope de ce prince, un des meilleurs qu'on ait jamais faits. Un jour, Sa Majesté, sans doute par un mouvement d'inspiration divine, a dirigé cet instrument vers cet espace si éloigné où la Seine, comme

un beau serpent d'argent, formant un de ses nombreux replis, embrasse l'extrémité du bois de Chatou, joli petit village construit au bas de la montée de Saint-Germain, et a remarqué dans le fleuve deux baigneurs qui paraissaient enseigner la natation à un troisième, beaucoup plus jeune, et qui le rudoyaient probablement, car ce jeune homme, âgé de quatorze ou quinze ans, s'est échappé de leurs mains et s'est sauvé vers le village pour prendre ses vêtements et s'habiller.

» Ses camarades l'ont rappelé, sans doute, mais l'on voyait qu'il résistait et ne voulait plus de leurs leçons. Alors les deux baigneurs, s'élançant sur lui, l'ont assailli, et, le ramenant de force vers le rivage, l'ont noyé de leurs propres mains.

» Voyant leur victime engloutie, ils ont porté leurs regards inquiets sur l'une et l'autre rive; puis, rassurés en n'apercevant personne, ils ont repris leurs vêtements, ont côtoyé le fleuve, et se sont dirigés vers Saint-Germain.

» Alors le roi, montant vite à cheval, s'est fait accompagner de cinq ou six mousquetaires et s'en est allé au-devant d'eux. Il ne tarda pas à les rejoindre.

» — Messieurs, leur dit-il, on vous a vus partir trois : qu'avez-vous fait de votre camarade, puisque vous n'êtes plus que deux présentement?

» Cette interpellation, prononcée avec assurance, les a un peu troublés ; mais bientôt ils ont répondu que leur camarade ayant voulu continuer à nager et eux étant pressés de revenir, ils l'avaient laissé se divertissant dans la rivière, vers l'angle de la forêt de Chatou, à un endroit enfin où l'on pourrait remarquer ses vêtements, qui étaient sur l'herbe.

» A cette réponse, le roi a fait lier les mains de ces misérables, et les mousquetaires les ayant attachés l'un à l'autre, les ont amenés au vieux château, où ils ont été enfermés séparément.

» Aussitôt, Sa Majesté, dont l'indignation était au comble, a fait appeler le grand prévôt — (le grand prévôt était le magistrat chargé de la justice non-seulement à la cour, mais encore à plus de dix lieues à la ronde du lieu où le roi se trouvait), — et, lui exposant les faits qui s'étaient passés sous ses yeux, a ordonné qu'il en soit fait justice sur l'heure.

» Mais le grand prévôt, scrupuleux à l'excès, a supplié le Roi de considérer qu'à une semblable

distance et à travers un télescope, les choses pouvaient s'être montrées différemment qu'elles ne l'étaient en effet, et qu'ainsi, peut-être, les deux baigneurs, au lieu de retenir leur malheureux compagnon sous les ondes, ne s'étaient occupés qu'à l'y soutenir, au contraire.

» — Non, monsieur, non, a répondu Louis XIV avec autorité, ils l'ont ramené dans la rivière malgré lui, et j'ai vu, vous dis-je, j'ai vu, insista le roi, leurs efforts et les siens quand ils l'ont noyé.

» — Mais, sire, répliqua le scrupuleux magistrat, nos lois criminelles veulent deux témoins, et Votre Majesté, toute puissante qu'elle est, ne présentera jamais que le témoignage d'un seul.

» — Monsieur, reprit le monarque avec douceur, je vous autorise à exprimer dans votre sentence que vous avez entendu le roi de France et le roi de Navarre comme témoin *univoque* (1) du fait.

» Mais, voyant que ce double emploi de ses qualités ne rassurait pas encore le juge, Sa Majesté

(1) *Univoque* veut dire d'une seule voix, du même avis.

s'est impatientée et a dit de cette voix ferme qui ne souffre point d'appel :

» — Le roi Louis IX, mon saint aïeul, rendait souvent la justice lui-même au bois de Vincennes. Je m'en vais aujourd'hui suivre son exemple et rendre la justice en mon vieux château de Saint-Germain.

» Aussitôt la salle du trône fut préparée par son ordre; vingt bourgeois notables du pays ont été appelés au château, les dames et les seigneurs ont occupé avec eux les banquettes. Toute la cour y assistait. Le roi, décoré de tous ses ordres, est monté sur son siége royal, et les deux meurtriers ont comparu.

» En se trouvant dans une présence si auguste, les malheureux se troublèrent, et à leurs contradictions, à leur embarras toujours croissant, personne ne put douter plus longtemps de leur culpabilité.

» Le malheureux jeune homme était leur frère; ils venaient d'hériter de leur mère commune, qui l'avait eu d'un second mariage. Ces monstres l'ont donc assassiné par vengeance et par cupidité.

» Le roi les a condamnés à être liés et précipités

dans le fleuve, à la place même où ils avaient immolé leur jeune frère.

» Quand ils ont vu le roi descendre de son trône, ils se sont jetés à ses pieds en implorant leur grâce et avouant leur faute. Le roi a remercié Dieu de la confession qui venait d'échapper à leur conscience, mais a confirmé sa sentence.

» Effectivement, ils ont été exécutés avant le coucher de ce même soleil qui avait éclairé leur crime, et le lendemain les trois corps réunis ont été retrouvés à deux lieues, sous les saules qui bordent une prairie, au delà de Poissy.

» Des ordres sont partis pour les inhumer séparément.

» Le plus jeune a été ramené à Saint-Germain, où Sa Majesté a voulu qu'on lui fît des obsèques dignes de son innocence et de ses malheurs. Messieurs les mousquetaires y ont tous assisté. »

—Vous voyez, ajouta le fleuve d'une voix profonde, que toujours un regard surveille les actions des hommes; et ce regard est celui de la suprême justice, de la Providence éternelle, auquel rien n'échappe; que ce regard, en un mot, est le REGARD DE DIEU.

— En vérité, vous parlez comme un livre, ma belle et bonne sœur, dit d'une voix railleuse un jeune et joyeux garçon, s'avançant à son tour jusqu'au pied du trône de la France.

Son costume était celui de l'étudiant allemand; d'une main il tenait un verre et de l'autre un beau livre.

— Vous êtes un impertinent... monsieur, et je ne vous connais pas pour un de mes frères! exclama la Seine avec indignation en jetant un regard de mépris sur le nouveau venu.

Mais celui-ci soutint courageusement le feu qui sortait des yeux brillants du noble fleuve, et saluant toute l'assemblée d'abord, puis s'inclinant avec respect devant la France :

— Et vous aussi, madame, me renierez-vous pour l'un de vos enfants? lui demanda-t-il d'une voix émue, et croyez-vous que — le RHIN — soit Allemand de cœur comme il l'est d'obligation par sa position géographique? D'ailleurs, je passe à Strasbourg, l'une de vos villes importantes; je donne mon nom à deux de vos départements, et je vous aime; n'est-ce pas assez pour devenir

Français ? — Répondez, madame, ajouta-t-il en s'agenouillant au pied du trône.

— Relevez-vous, mon fils, répondit la France en lui tendant la main, et partagez notre fête de famille; car le bon père tua le veau gras au retour de l'enfant prodigue, et j'accepte vos regrets tout en déplorant votre abandon trop prolongé ; parlez donc, et dites à votre tour quels sont en vous les mérites qui peuvent nous faire oublier vos fautes?...

Le Rhin, après s'être relevé des genoux de la France et avoir de nouveau salué son auditoire, commença ainsi son plaidoyer :

— Je vous sépare de l'Allemagne, ô ma reine! par une large ceinture d'eau argentée, semée d'îles fleuries et boisées, qui sont non-seulement le charme, mais encore la richesse de mes riverains, car là se récolte ce beau raisin doré avec lequel on fait le vin qui a pris mon nom, si bel et si bien, qu'un jour une ignorante demandait si le vin du Rhin était l'eau de mon fleuve.

En Suisse, pays de ma naissance, je me montre si impétueux et si tapageur, et cela pour venir plus vite près de vous, qu'on m'appelle dédaigneuse-

ment le torrent, et que je ne mérite pas un autre titre. Mais en descendant le long de vos côtes, madame, je deviens fier, calme, majestueux, et je montre tout mon orgueil en déployant toute ma puissance. Aussi mes rives passent-elles pour les plus belles du monde, et les vallées que j'arrose sont-elles remarquables par leur fertilité et la variété de leur culture; ainsi, tout à la fois, on y trouve les céréales, le houblon, le tabac, la garance, qui sert à faire cette belle teinture rouge adoptée pour les pantalons de nos soldats ; les forêts y sont abondantes, et les coteaux si bien situés, que les vignobles fournissent beaucoup de vin, et du meilleur ; le sol qui me borde se ressent aussi de mes bienfaits, car il renferme dans son sein du plomb, du cuivre et de l'argent même, à ce que prétendent les bonnes gens.

Je passe à Strasbourg, l'une de vos villes les plus riches et les plus belles, et célèbre par tout pays, d'abord par sa cathédrale, dont le clocher, où les cigognes viennent placer leurs nids, passe pour l'édifice le plus élevé après la plus haute des pyramides d'Égypte, et parce qu'elle renferme une horloge unique en son genre.

Ainsi cette horloge ne marque pas seulement les heures, mais encore les jours, les mois et les années, le mouvement de la terre, de la lune et des astres, les éclipses de soleil et de lune avec une foule de choses encore qui intéressent les astronomes, car vous savez que les astronomes sont ceux qui recherchent tout ce qui se passe dans l'espace éthéré. Un génie et un ange sonnent les quarts d'heure en frappant deux coups sur le timbre, et c'est la mort, elle-même, qui frappe les heures. Tous les jours, à midi, les douze apôtres passent devant notre Seigneur J. C., et durant ce temps un coq chante trois fois en battant des ailes.

Cette horloge mécanique existait depuis longtemps, mais elle était arrêtée et réduite à un très-mauvais état, quand un horloger fort habile se chargea de la réparer; il y travailla durant plusieurs années, et, dans une fête donnée tout exprès par la ville de Strasbourg, très-fière, à juste titre, de ce chef-d'œuvre de patience et de travail, l'horloge marcha, le coq chanta et les heures sonnèrent. Vous comprenez la joie de tous !... Aussi, depuis cet heureux jour, qui arriva en 1842, chaque chose

LE RHIN.

remplit son devoir en conscience, et de tous côtés les étrangers accourent l'admirer.

Après la cathédrale, ce qui est le mieux connu dans la capitale de l'Alsace, c'est le pâtissier célèbre qui confectionne les excellents pâtés de foie gras qui font les délices des gourmands : pâtés composés de foie d'oies grasses et de truffes.

— C'est un bien bon animal que l'oie!... interrompit le Rhin avec un joyeux sourire, non comme caractère, j'en conviens, car on en trouve rarement de plus rageur! C'est pour cela aussi qu'une méchante plaisanterie, qui se fait à la campagne, trouve toujours tant de gens disposés à en rire; — cette plaisanterie, vous la connaissez sans doute, fit le joyeux étudiant en regardant autour de lui en riant plus fort; mais dans le cas où il se trouverait un ignorant parmi vous, — la voici :

On prend un chat, on l'attache sur le dos d'une oie en ne lui laissant de libre que la patte droite, et on lâche le volatile chargé de son malheureux fardeau; — l'oie, ennuyée de sa besace, et pour s'en débarrasser au plus vite, court promptement à la pièce d'eau qui est la plus voisine de l'endroit

où elle se trouve et cherche à plonger dans le liquide, au désespoir et surtout à la terreur profonde du malheureux chat, qui jure des *fut, fut, fut* de détresse, en souffletant l'oie à tour de patte avec le seul membre qui lui était resté libre.

Les éclats de rire de l'auditoire interrompirent la narration espiègle de monseigneur le Rhin. Mais la France, mécontente de cette description, lui fit un geste si courroucé avec le doigt, que ce geste prouva à tous que le grand fleuve était sorti, non de son lit, mais de son rôle; — celui-ci le comprit aussi, car il reprit promptement.

— Je vous disais donc que l'oie est un excellent animal. Ainsi son foie sert aux repas des gourmands ; sa chair, assez commune, est le régal de l'ouvrier quand viennent les jours de fête; son duvet fait de très-bons lits de plume sur lesquels on est fort moelleusement couché, et ses plumes servent à écrire. — Convenez-en avec moi, peu d'oiseaux sont aussi utiles que celui qui fut pris si injustement pour le symbole de la bêtise.

Sur la place du marché aux Herbes, à Strasbourg, se trouve aussi la statue d'un homme cé-

lèbre : c'est celle de Guttemberg, qui inventa l'imprimerie, et grâce auquel, par conséquent, les enfants bien sages peuvent avoir les jolis livres qui leur sont donnés comme récompense et de leur travail et de leur conduite.

Mais, de même que la Seine, ma noble sœur, je veux vous citer, comme preuve de l'air favorable aux vertus que l'on respire sur mes bords, non les hommes célèbres qui sont connus de tous, mais les humbles qualités des plus modestes habitants de mes rives fleuries. — Écoutez.

LE DÉVOUEMENT D'UNE MÈRE.

Un jour, ce jour-là était un jour de fête, et le soleil s'était mis de la partie, car ses plus doux rayons faisaient jaillir des étincelles de mes eaux argentées et doraient tous les coteaux environnant mes bords. Aussi toute sorte de jolies nacelles, glissant moelleusement sur mon sein, enchantaient les regards, et donnaient le désir de partager un plaisir qui paraissait si enviable à ceux qui n'avaient pas le bonheur d'y prendre part.

Hors une, toutes les barques étaient prises, quand une pauvre femme vint à son tour s'asseoir sur mes bords; — elle n'était pas seule; — trois petits enfants, pâles et chétifs, portant non-seulement sur leurs traits amaigris, mais encore sur leurs vêtements plus que modestes, le cachet fatal de la misère, l'accompagnaient.

— Maman, dit l'un d'eux avec un gros soupir d'envie, je voudrais bien aussi aller dans un de ces petits bateaux qui sont si jolis; pourquoi donc n'y allons-nous pas?....

Un soupir, mais de douleur, celui-là, répondit au sien quand la pauvre mère lui répondit :

— Parce qu'il n'y a plus de bateaux, mon ami; ils ont tous été pris déjà.

— Mais non, maman, répondit l'enfant en montrant des yeux, brillants de convoitise, la jolie nacelle qui, attachée à la rive, se balançait gracieusement comme pour convier chacun à venir la détacher; en voici encore un où il n'y a personne.

— C'est vrai! fit la mère en embrassant son fils comme pour le consoler de ce qu'elle allait lui dire, — mais nous n'avons pas le droit d'y entrer.

L'enfant demanda pourquoi? car il avait senti sa misère sans la comprendre, c'était pour lui tout naturel de ne pas monter dans une voiture, de ne pas entrer dans une belle maison, de ne manger que peu de choses, et rien de bon encore; mais être privé d'aller sur l'eau comme il allait sur le pavé des rues, voilà ce qui lui semblait impossible à résoudre dans sa petite intelligence.

Comme sa mère entremêlait les explications et les baisers pour lui rendre les unes moins amères par la douceur des autres, une bande d'enfants tapageurs, conduite par une dame, descendait gaîment ma côte pour prendre possession de la gentille nacelle objet de l'envie du pauvre enfant.

Tous se précipitent pour y entrer le premier, malgré les sages recommandations de la dame qui semblait la mère d'une partie de cette troupe joyeuse; et, malheureusement, bientôt elle en donna la preuve dans le cri déchirant qu'elle poussa en voyant l'un des petits imprudents glisser dans les eaux de mon fleuve :

— Mon enfant!... mon enfant!... s'écria-t-elle en tombant inanimée sur ma rive. Mais elle revint

promptement à la vie sous les baisers humides de celui qu'elle croyait perdu pour elle.

— Henri! mon Henri! s'écriait-elle en le couvrant de baisers et de larmes; c'est donc une erreur terrible qui m'a frappée en croyant te voir disparaître sous les eaux?

— Non, maman, répondit l'enfant en secouant ses habits trempés d'eau, c'était bien vrai, et déjà je n'y voyais plus, quand la bonne femme que voilà est venue me reprendre et me reporter à toi.

Et l'enfant montrait la pauvre femme qui, grelottant, et les vêtements ruisselants d'eau, cherchait aussi, non-seulement à se sécher, mais à se réchauffer encore! — car c'était-elle en effet qui, au risque de sa vie, avait sauvé le petit imprudent d'une mort certaine.

La dame s'élança alors vers elle, et, voyant sa misère, après les plus chaleureux remercîments, lui glissa une bourse bien garnie dans la main, tout en prenant son adresse pour aller la secourir d'une façon plus évidente.

Mais la pauvre femme refusa la bourse avec dignité en disant :

— Je suis mère, j'ai compris le danger qui menaçait votre enfant; n'en eussiez-vous pas fait autant pour le mien, madame?...

La dame admira cette noble délicatesse dans une femme que la misère avait frappée, aussi lui dit-elle d'une voix émue et qui semblait sortir de l'âme :

— Mais que puis-je donc faire pour vous, mon Dieu !...

— Nous donner une place dans votre nacelle, répondit la bonne mère en regardant avec un doux sourire son petit Henri; mes pauvres enfants ont un vif désir de se promener sur le fleuve, et je serai bien heureuse de pouvoir leur procurer ce plaisir!

La dame jeta un regard d'admiration sur la pauvre mère, dont l'abnégation était si grande qu'elle s'oubliait elle-même pour ne songer qu'à solliciter, de celle qui lui offrait de l'or, à elle dont la misère paraissait si tristement profonde, qu'un moment d'amusement pour ses petits enfants; mais elle ne montra pas sa pensée, et s'empressa d'acquiescer au désir qui lui avait été exprimé.

Voilà donc tous les enfants réunis dans la nacelle,

L'ORNE.

et, sur la recommandation de la dame, traités comme des petits amis par les autres plus heureux.

La bonne mère était vivement émue devant ce spectacle si doux à son cœur, en oubliant qu'elle avait manqué le payer de sa vie... mais heureusement, la dame avait plus de mémoire; elle se rappela toujours qu'elle lui devait celle de son enfant. — Aussi, à dater de ce jour, le bonheur revint dans la pauvre famille; la mère, excellente ouvrière en dentelle, et que la maladie seule avait privée de son travail, eut de l'ouvrage plus qu'elle n'en pouvait faire, ce qui la força à prendre des aides et à doubler ainsi son bénéfice. Les enfants furent élevés aux frais du père de l'enfant qui avait été sauvé : ce père était riche et bon. En un mot, la prospérité de tous sortit de mon sein, car c'était moi qui avais d'abord sauvé les imprudents que j'aurais pu engloutir!...

— Allais!... marchais!... vous n'êtes point Français!... interrompit un petit paysan bas-normand en venant se camper fièrement, un fouet à la main, devant le Rhin stupéfait. C'est moi qui vous le dis, moi, — l'ORNE, — pour vous servir si j'en étais capable.

Le Rhin, trop fier sans doute pour soutenir la querelle avec un aussi mince personnage, salua courtoisement ses sœurs, respectueusement la France, et se plaça derrière les jolis fleuves sur les marches du trône.

Maître de la position, le petit Normand regarda tout autour de lui d'un air moitié honteux, moitié narquois, en disant :

— Da, moi, je n'aime point les étrangers cheux nous... D'abord, ils ne mangent pas de nos pâturages, et ils préfèrent leur pays, là-bas ; c'est pourtant un si bon pays pour les bêtes que la Normandie... et aussi pour les gens, ah! mais! car les Normands sont presque tous fermiers, meuniers ou éleveurs de bestiaux...

— Ce sont aussi des chicaniers et des gens avides, interrompit une voix rieuse sortie de l'auditoire.

— Dam! on n'est pas parfait, dans ce bas monde! répondit le petit Normand sans se déconcerter, et y en a bien qui ne sont pas du pays et qui valent moins qu'eux encore!... Ainsi y a cheux nous un proverbe qui prouve qu'ils ne sont point des pa-

resseux, par exemple; ainsi ce proverbe dit : — *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, — c'est-à-dire que le travail vaut de l'or, — et c'est bien vrai partout, da!...

Mais je pourrais aussi vous parler de moi... je suis un petit fleuve, tout petit, c'est vrai; pourtant je suis le parrain d'un département tout de même, et je traverse Caen pour me rendre à la mer.

Le chef-lieu de cheux nous, là où il y a le tribunal, c'est Alençon, qui a donné jadis son nom à des fils de roi, et qui le donne au jour d'aujourd'hui à une belle dentelle pour les toilettes des dames. C'est encore cheux nous qu'on fait des ferrailles de toutes sortes et aussi des épingles et des aiguilles. Eh bien! c'est encore à Alençon qu'est né M. Desgenettes, celui-là qui, en Égypte, s'est mis la peste dans le sang pour sauver l'armée française. Voulez-vous que je vous raconte un brin son histoire?...

SUBLIME DÉVOUEMENT

D'UN HOMME DE COEUR.

C'était par un beau jour du mois de juin de l'année 1769, qu'une troupe d'enfants jouait au *cheval fondu* sur la promenade principale de la ville. Les éclats de rire étaient joyeux, les cris bruyants respiraient le bonheur, quand tout à coup ces rires et ces gaietés se changèrent en cris de détresse.

Un des enfants venait d'être gravement blessé à la tête par le soulier, orné de clous, d'un camarade maladroit, qui avait lancé son pied de travers en sautant sur les épaules de celui-ci.

Tous appelaient, couraient, bourdonnaient comme une ruche en détresse ; — un seul d'entre eux, petit garçon de sept ans à peine, était penché auprès du blessé, étendu sur la terre, et par tous les moyens possibles cherchait à le rappeler au sentiment de la vie, qui pour l'instant venait de s'éteindre en lui.

Il lavait la plaie avec de l'eau fraîche qu'un autre enfant avait apportée, et, avec ses petits doigts, cherchait à élargir les chairs béantes pour donner au sang qui gouttelait à peine un passage plus facile, quand un médecin, attiré par l'appel incessant de la troupe, arriva sur le théâtre de l'accident.

Il regarda avec surprise agir ainsi le petit infirmier improvisé, puis il lui demanda d'une voix pleine de bienveillance :

— Pourquoi donc fais-tu encore du mal à ton pauvre ami blessé?

L'enfant releva brusquement la tête en entendant ces injustes paroles.

— Mais monsieur, répondit-il vivement, je ne veux pas lui faire de mal, bien au contraire, car je suis sûr que si le sang pouvait sortir, il ne ferait

pas sur la peau toutes ces taches noires qui me font grand'peur pour mon ami.

— Tu seras médecin, mon enfant, et un grand médecin, j'en suis sûr! exclama le docteur en secourant à son tour le petit blessé qui réclamait ses soins.

Et cette prédiction se réalisa, car le jeune garçon qui s'était fait par instinct l'infirmier de celui-ci, n'était autre que Nicolas-Réné Dufriche, qui devint par la suite le baron Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Italie.

Plus tard, en cette qualité, il fit partie de l'expédition d'Égypte, et ce fut à Jaffa qu'il montra ce dévouement sublime, digne des temps antiques de Rome et de la Grèce.

La peste s'était mise dans l'armée, les soldats, si braves devant l'ennemi, avaient perdu tout leur courage, et sitôt frappés, se laissaient mourir sans chercher même à soutenir contre le mal une lutte qu'ils croyaient inutile.

Bonaparte, le général en chef, était au désespoir! et songeait même à faire sortir son armée de cette terre inhospitalière, quand un jour que Desge-

nettes était dans sa tente et qu'il parlait, le cœur marri, de cette détermination fatale :

—Mais général, lui répliqua vivement le docteur, la peste n'est pas si grave que vous pensez, et la peur vous tue plus de soldats qu'elle, je vous en réponds!

— La peur! exclama le général avec mécontentement. Sachez, monsieur, que ce mot-là est inconnu dans l'armée française.

Desgenettes se prit à sourire et répondit sur le même ton :

— Je suis aussi bon Français que vous, mon général, et je ne me permettrais jamais d'insulter gratuitement mes chers compatriotes, auxquels je rends justice de toute mon âme; mais je vous le répète, c'est la peur qui les tue, car s'ils ont le courage du lion devant l'ennemi, ils ont la lâcheté de la brute devant la maladie.

Bonaparte haussa les épaules d'un air mécontent en tournant le dos à Desgenettes.

— Vous ne me croyez pas, mon général, répliqua celui-ci, eh bien, en voulez-vous la preuve? Venez avec moi à l'ambulance, où ils meurent comme des mouches, et vous verrez ce qui va se passer.

Le général tendit affectueusement la main au docteur et le suivit à l'ambulance.

Là, le spectacle le plus triste l'attendait : — un nombre considérable de mourants, étendus sur de la paille, poussaient des gémissements plaintifs et refusaient tout secours.

— Vous êtes des lâches!... s'écria le général, et vous mourrez tués par la peur, non par la peste, — c'est Desgenettes qui me l'affirme, et je crois à sa parole.

— Je vous ai promis mieux que cela, mon général, fit d'un air inspiré le médecin, je vous ai promis la preuve, et je vais vous la donner.

Alors, découvrant le bras chargé de boutons pestilentiels, d'un malade, il y plongea une lancette que, toute couverte encore de l'humeur mortelle qu'il avait été chercher, il entra froidement dans l'une de ses veines.

— Je viens de m'inoculer la peste, dit-il, mais je n'en mourrai pas, moi, car je n'en ai pas peur!...

Tous les soldats et le général, homme lui-même si capable de comprendre les grandes choses,

frémirent d'admiration devant cette action sublime...

Comme il l'avait dit, Desgenettes eut la peste, mais Dieu protégea et l'armée de la France et l'homme de cœur qui s'était dévoué pour elle, car en peu de jours il fut guéri ; et comme il l'avait dit au général, de ce moment les soldats en guérirent aussi. — L'armée était sauvée.

Desgenettes devint ensuite professeur à l'École de Médecine, puis inspecteur général du service de santé, et fit en cette qualité toutes les campagnes de l'Empire.

Au retour des Bourbons, l'ami du grand Empereur ne voulut rien conserver de ce qui lui avait été accordé par celui-ci, et malgré les instances de Louis XVIII ; qui, lui aussi, se connaissait en mérites, il se retira dans une profonde retraite; mais en 1830, fatigué sans doute alors de son isolement, il rentra dans la vie active et devint médecin en chef de l'hôtel des Invalides, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1837.

Mais le temps que Desgenettes passa dans la retraite ne fut pas perdu pour la science, car il

publia un grand nombre d'ouvrages de médecine qui sont encore fort appréciés aujourd'hui.

— Vous voyez bien, ajouta l'Orne avec un de ces petits sourires narquois si ordinaires chez les paysans, que si la basse Normandie est un bon pays pour les bêtes, y ne s'y trouve pas que ça non plus !...

— Veux-tu bien te taire, petit bavard!... exclama une jolie petite pêcheuse qui venait d'entrer dans la salle et s'avançait avec vivacité vers le trône de la France.—Va-t'en garder tes vaches et voir à Caen si j'y suis.

— Je ne suis pas si niais que ça!... et je sais bien que vous ne venez jamais cheux nous, mademoiselle la SOMME, — fit le petit Normand en se grattant l'oreille; puis il se glissa tout doucement, — ayant eu soin d'ôter ses sabots qu'il prit dans ses deux mains dans la crainte du bruit, — au premier rang des auditeurs, où il s'assit en petite pelote par terre, pour pouvoir, de là, regarder tout sans être dérangé.

Pendant ce temps, la rivière avait fait trois belles révérences, et elle se prit à dire aussitôt, sans le moindre embarras :

LA SOMME.

—Eh bien, mes bons amis, puisque vous me connaissez, nous allons commencer tout de suite; je suis comme ça, moi, le cœur sur la main, et une vraie Picarde, c'est-à-dire — tête chaude et bonne langue.

Je me dis Picarde, quoique je sois née dans le département de l'Aisne; mais j'en suis sortie si petite, si petite, que je ne reconnais mon pays que là où je me suis sentie vivre. Ainsi, j'arrose Saint-Quentin, Péronne, Amiens, Abbeville, une grande partie de la Picardie enfin, avant d'arriver à Saint-Valery, où je me jette dans la mer.

— Et la Picardie, voyez-vous, c'est une de vos belles provinces, madame la France, fit en relevant la tête avec fierté la petite pêcheuse. Son sol est fertile, parce qu'il est bien arrosé et bien cultivé. On y récolte en abondance les céréales, — le lin et le chanvre, — des plantes potagères, — des fruits à cidre et le houblon pour la bière, car, de même qu'en Normandie, on n'y fait point de vin, — ainsi que des graines à faire de l'huile; — les chevaux picards sont fort estimés comme chevaux de travail et de labour; — on élève aussi, dans le

département dont je suis la marraine, de très-belles bêtes à cornes, — des moutons anglais, des porcs et de la volaille; — puis le sol contient dans son sein des tourbières, qui donnent un chauffage à bon marché pour les pauvres, puisque la tourbe qui en sort se brûle comme le bois et le charbon. Mais, de toutes mes sujettes, ma favorite est la petite ville de Saint-Valery, dont le port est charmant et fort animé, car on y fabrique des câbles, des cordages et même de bons vaisseaux. C'est là que je me perds dans la Manche, et c'est là aussi que s'embarqua Guillaume le Conquérant pour s'emparer de l'Angleterre...

Mais laissons les temps antiques ainsi que les regrets; et puisque vous aimez les histoires, je vais aussi vous en raconter une : — écoutez bien.

LA MAISON DE LA MÈRE MONIQUE.

Tout près d'Amiens, dans un endroit où mes bords sont fleuris comme le plus beau jardin, où les prairies sont vertes et touffues, où tout enfin respire le calme, le repos et le bonheur des champs, se trouve une petite maisonnette bien basse, bien modeste, bien cachée sous la verdure, maisonnette qui appartient aujourd'hui à une belle dame très-riche, laquelle vient souvent, toute seule, s'y renfermer durant quelques jours; mais qui était habi-

tée, jadis, par une vieille paysanne appelée la mère Monique, fort aimée dans tout l'endroit pour la gaieté de son caractère et la bonté de son cœur. Aussi, aller chez elle était la récréation de tous, mais particulièrement pour les enfants, à qui elle racontait de bien belles histoires et à qui elle donnait les prunes de son prunier et les fleurs de son jardin!

C'était donc la Providence du pays! car pour les vieux elle avait des recettes contre toutes les douleurs, et pour les jeunes elle savait prendre part à tous leurs plaisirs. Aussi, quand elle est morte, le deuil a été général et la maison qu'elle habitait a conservé son nom comme souvenir.

Parmi les visiteurs les plus assidus de la mère Monique, se voyait jadis une petite orpheline, jolie brunette aux yeux bleus, dont elle devenait la consolation, car ce n'était jamais que la figure couverte de larmes que Thècle allait trouver sa vieille amie, et la bouche souriante qu'elle quittait la maisonnette.

Privée de ses parents, la pauvrette n'avait pas trouvé, près des étrangers chez lesquels elle servit successivement, l'indulgence d'un père et d'une

mère ; il s'en fallait de beaucoup! et surtout depuis quelque temps, qu'elle était entrée comme gardeuse de dindons chez un fermier qui la traitait fort mal.

Il est vrai de dire aussi que la petite Thècle ne montrait pas autant d'activité dans son service qu'elle en déployait dans ses plaisirs, et souvent ses dindons se promenaient dans les prairies des voisins, y faisaient des dégâts ou se perdaient au loin, tandis que leur gentille gardienne, assise au pied d'un arbre situé sur mes bords, regardait le ciel et laissait échapper de son gosier un chant perlé comme celui du rossignol.

Un jour, hélas! la distraction de ma petite amie devint si grande, — et je dis ma petite amie, continua la Somme, parce que je me sentais prise d'une telle sympathie pour elle, que je murmurais toujours doucement en passant à ses pieds, afin de la mieux entendre, — un jour donc, la distraction de la jeune fille fut si grande, qu'elle oublia complétement ses volatiles, lesquels, pour profiter de leur liberté sans doute, se perdirent en partie, tandis que les autres rentrèrent sans elle au logis.

Grande fut, vous le comprenez, la colère du

fermier! aussi, Thècle, qui la devinait comme vous, n'osa-t-elle pas la braver et s'en alla-t-elle toute tremblante se cacher dans la maison de la mère Monique.

La bonne femme la gronda d'abord, la consola après en voyant son désespoir, et, bref, finit par consentir à garder avec elle la fugitive jusqu'à ce que les dindons fussent retrouvés, et partant la colère du fermier calmée.

Voilà donc Thècle vivant comme une recluse, tant elle avait peur d'être aperçue; mais pour être utile à sa protectrice, elle filait tout le jour, assise dans un petit coin de la maisonnette; pourtant, elle se trouvait heureuse comme une reine : ne pouvait-elle pas chanter à son aise tout le jour?...

Un matin, le soleil brillait déjà au ciel et annonçait le plus beau jour. Aussi Thècle, accompagnée du gazouillement des oiseaux comme orchestre, chantait un hymne au Seigneur, quand deux étrangers entrèrent subitement dans la maisonnette.

La fugitive, effrayée en croyant que c'était son maître qui la faisait chercher, se blottit toute trem-

blante derrière un tas de fagots, tandis que la mère Monique, non moins inquiète qu'elle, jetait un coup d'œil interrogateur aux étrangers, quand l'un d'eux lui demanda brusquement :

— Est-ce ici que l'on chantait, ma bonne femme?

Cette question la troubla davantage, car elle ne pouvait pas en comprendre toute l'opportunité. Aussi restait-elle balbutiante sans répondre, quand le second inconnu, s'apercevant de son émotion, lui adressa la parole avec plus de douceur :

— Nous avons entendu un enfant chanter d'une manière charmante, lui dit-il, et nous serions heureux de l'entendre de plus près ; est-il chez vous ?

— Oui, mes beaux messieurs, répondit la vieille Monique, toute heureuse du succès de sa protégée, en faisant une profonde révérence : c'est la petite Thècle, la gardeuse de dindons, que voilà.

Et en achevant ces mots elle alla dénicher la pauvre fille dans sa cachette et l'amena toute rouge et toute honteuse devant les étrangers.

Ceux-ci l'examinèrent avec surprise. Elle était si mignonne et si frêle !

— Chantez-nous quelque chose, mon enfant, lui dit l'un d'eux en lui donnant une petite tape amicale sur la joue, qui devint mille fois plus rouge encore, non par ce léger soufflet, mais en raison de la demande qui était faite, et Thècle baissa la tête sans oser faire sortir un son de son gosier, si souple d'ordinaire.

— Nous sommes des maladroits, murmura l'un des étrangers en s'adressant à son compagnon ; puis, se retournant vers la mère Monique en faisant briller une piécette d'or sous ses yeux :

— Voulez-vous nous donner à déjeuner? lui demanda-t-il ; — du lait, du beurre, des fruits, des œufs, nous serons contents, et voici votre payement.

L'or est plus qu'une chimère au village, c'est le rêve des heureux jours, interrompit la Somme avec un sourire moqueur. Aussi le reflet qui sortait de la piécette produisit-il aussitôt si bien son effet, que la mère Monique trouva ses jambes de quinze ans pour obéir plus tôt à ses généreux hôtes.

Tandis qu'elle dénichait les œufs, qu'elle cueillait les fruits, qu'elle tirait le lait de sa vache, Thècle, pour se rendre utile à sa protectrice, ar-

rangeait tout dans le logis ; elle mit la table, alluma le feu, et dans tout cela elle oublia si bien la présence des étrangers qui l'avaient si cruellement agitée, il y avait quelques moments à peine, que, la force de l'habitude l'emportant, elle se mit à chanter comme une véritable fauvette, tout en sautillant à travers le logis.

Voilà justement l'effet qu'attendaient les étrangers de leur ruse ; aussi l'écoutaient-ils dans le plus profond silence et le plus grand recueillement.

C'étaient deux artistes d'un immense talent, qui découvraient tout un avenir de gloire sous les humbles voiles de la pauvreté et de l'abandon.

Aussi, quand la mère Monique rentra, ils l'interrogèrent avec le plus vif intérêt sur sa petite protégée, et le résultat de tout cela fut que, peu de jours après, Thècle entrait dans un des pensionnats d'Amiens pour y faire son éducation.

L'avenir tint la promesse qu'il s'était laissé arracher, et la petite gardeuse de dindons devint une grande artiste ; mais à la suite de la gloire et de la richesse, l'orgueil ne put pas entrer dans

son cœur, car dès l'instant où elle a gagné de l'argent, sa première pensée fut pour son humble protectrice, et de ce jour la mère Monique n'a jamais manqué de rien.

D'abord elle lui donna quelqu'un pour la servir, lui recommandant de ne travailler que pour son amusement seulement ; puis elle venait la voir souvent, s'informait de ses moindres désirs pour les satisfaire sur l'heure, et quand la pauvre femme tomba malade de sa dernière maladie, Thècle vint se fixer près de ce lit de douleur. Elle soigna nuit et jour la mourante, pleura à son enterrement comme si c'eût été celui de sa mère, et fit placer sur le tombeau de celle qui n'était plus une belle pierre, sur laquelle sont écrites des paroles exprimant toute sa reconnaissance.

Personne, non plus, ne fut oublié dans le village par la grande artiste, pas même le fermier qui avait tyrannisé son enfance, et elle est devenue la protectrice du pays. Aussi y revient-elle toujours avec plaisir. Mais, au lieu de s'y faire bâtir un château, elle a voulu conserver la maisonnette où la fortune est venue la chercher. A dix lieues à la

L'AUBE.

ronde, pour le pauvre comme pour l'affligé, la maison du bon Dieu est la maison de la MÈRE MONIQUE.

La Somme parlait encore, quand tout à coup parut à côté d'elle une belle jeune fille, couverte de longs voiles blancs recouvrant une robe déjà blanche.

A sa vue, la petite pêcheuse picarde, superstitieuse comme tous les villageois, parut glacée de terreur.

— Êtes-vous donc une âme en peine ? demanda-t-elle en faisant un signe de croix et s'éloignant comme pour se cacher derrière la France.

— Je suis — l'AUBE, — répondit la nouvelle venue d'une voix dolente, ce qui veut dire *blanche*. C'est pourquoi je vais toujours vêtue ainsi, du moins tant que je coule sur la terre de Champagne, qui est presque toute recouverte de craie.

— Et c'est un beau pays, malgré cela, que la Champagne, ajouta-t-elle en souriant et relevant ses voiles. D'abord, elle est connue par son bon vin, par ses bonnets de coton, et encore parce qu'elle appartenait, il y a plusieurs siècles, à l'un des plus puissants vassaux du roi de France ; car au trei-

zième siècle, Thibaut, comte de Champagne, était également roi de Navarre.

La Champagne est aussi très-productive en céréales, en pommes de terre; les volailles et les abeilles y abondent, les bestiaux sont très-beaux, quoique de la petite espèce, et ses moutons sont célèbres, surtout pour la beauté de leur laine...

— Et aussi par le proverbe, interrompit une voix dans l'auditoire.

— Je sais ce que vous voulez dire, répondit l'Aube avec un fin sourire, mais vous ignorez peut-être l'origine de ce proverbe, fort impertinent pour les Champenois, et qui devrait prouver tout au contraire leur finesse et non leur bêtise.— Laissez-moi vous la raconter.

« Les anciens maîtres de la Champagne avaient établi une taxe ou impôt, à l'entrée des villes, sur chaque centaine de moutons. — Eh bien! savez-vous ce que faisaient nos rusés Champenois?—ils n'en faisaient jamais entrer à la fois que quatre-vingt-dix-neuf; alors la taxe ne rapportait rien.

» Un jour, le collecteur, furieux de trouver toujours le même compte de moutons, saisit le berger

par le bras, et le poussant au milieu de son troupeau : — « *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes!* » — s'écria-t-il rouge de colère.

Et ce mot passa en proverbe, quoiqu'il fût plus drôle que juste, car les Champenois ont de la finesse, de la gaieté, du bon sens et de la bonhomie. Ils comptent parmi eux plus d'un homme illustre dans tous les genres; ainsi : un pape, Urbain IV ; — le bonhomme la Fontaine, aimé des enfants, des jeunes gens et des vieillards, qu'il sut toujours amuser; — des historiens : Joinville et Ville-Hardouin; — des peintres : les deux Mignard; — Colbert, le grand ministre; — Turenne, le grand général; — enfin, une foule d'autres illustrations qu'il serait trop long de nommer. — Mais ce que je citerai avec orgueil, par exemple, ce sont les ruines du couvent de Saint-Bernard, que j'arrose de mes blanches eaux.

Car, dans une vallée étroite, sur mes bords et caché par une belle forêt sombre, est le bourg de Clairvaux, si célèbre au moyen âge. Mais, hélas! aujourd'hui, ce ne sont plus des moines, ce sont des prisonniers et des coupables qui se désaltèrent

dans mes flots : Clairvaux est devenu une prison d'État.

Mon cours, j'en conviens, est moins long que celui dont mes chères sœurs ici présentes sont si fières, car je nais dans le département de la Haute-Marne, et au moment où je deviens navigable, à Arcis, je me réunis à la Seine. Mais la modestie est-elle une marque d'impuissance? — Car, enfin, si je laisse prendre mon nom à ma belle rivale, je n'en augmente pas moins sa force de toute la puissance de mès eaux.

Mais, si je vous ai cité les qualités des bons Champenois que j'arrose, je veux aussi vous parler de leurs vertus, et je prendrai mon exemple, comme d'autres l'ont fait avant moi, non-seulement dans la classe la moins élevée, mais encore dans l'âge le plus tendre.

LE PETIT PIERRE.

Un pauvre ouvrier, habitant le village de Plancy, joli nid de feuillage formant une petite île au milieu de mes blanches eaux, restait veuf avec cinq enfants dont l'aîné de tous comptait neuf ans tout au plus.

Ceci se passait l'année où, par suite des mauvaises récoltes successives, le pain était devenu fort cher; aussi le pauvre père, qui travaillait pourtant nuit et jour, arrivait-il avec grand'peine à gagner

assez d'argent pour pouvoir suffire à nourrir sa petite famille affamée; et chaque matin et chaque soir, un pain qu'il coupait en six parts, une pour chacun de ses enfants, une autre pour lui-même, était le seul repas qu'il pût leur procurer.

Un jour, l'aîné de ses enfants, qui s'appelait Pierre, ne voulut pas accepter sa portion du matin, en disant qu'il était malade.

— Tu es malade, mon pauvre gars, fit le bon ouvrier tout marri: eh bien, couche-toi pendant que je vais à mon ouvrage; nous verrons ce soir comment ça ira, et le bon Dieu et ta bonne mère, qui est au ciel aussi, veilleront sur toi pendant ce temps.

Pierre baissa la tête, puis alla se coucher sur son pauvre grabat, tandis que l'ouvrier, le cœur gros, se rendait à son travail habituel.

Le soir, quand il rentra, Pierre était mieux; il accepta le morceau de pain qui lui était offert avec bonheur et le dévora à belles dents; mais le lendemain matin, même excuse; seulement, au lieu de se coucher, Pierre s'en alla dans le village pour y chercher un peu d'ouvrage, comme il le faisait chaque jour.

Une bonne femme, qui l'aimait à cause de sa douceur, lui donna plusieurs commissions à faire. Pierre s'en acquitta avec intelligence; mais au moment où, tout heureux, il allait en recevoir son salaire, le pauvre enfant pâlit, chancela et tomba évanoui dans les bras de la bonne femme éplorée.

Elle appela au secours, toutes les voisines accoururent, et avec elles le curé, un brave et digne ecclésiastique, aussi bon médecin que bon apôtre.

Il fit d'abord respirer du vinaigre à l'enfant, lui en frotta les tempes, tout en secouant la tête dans un sentiment de tristesse.

— Mais c'est la faim!... murmura-t-il, qui a réduit ce pauvre petit dans une si triste position. Son père serait-il donc assez barbare pour lui refuser du pain?... Ce n'est pas possible, Gérôme est chrétien!...

Alors, voyant que Pierre le regardait avec stupeur comme s'il eût entendu ces paroles, il se résolut à lui arracher la vérité, et pour cela il lui dit brusquement :

— Tu n'as pas mangé ce matin? — pourquoi cela? — allons... parle...

Le pauvre Pierre devint rouge comme une pivoine, et, baissant la tête, il laissa échapper un torrent de larmes.

— Est-ce que tu as été méchant? et que ton père t'a puni? continua le curé, qui crut voir du repentir dans cette douleur de l'enfant?

— Non, monsieur le curé... répondit celui-ci en levant sur le prêtre ses yeux bleus et limpides, brillant au millieu de ses larmes comme des fleurs à travers la rosée.

— Alors, Gérôme t'a refusé du pain! exclama le bon curé avec indignation.

— Ah! monsieur, n'allez pas croire cela!... s'écria petit Pierre en tombant les mains jointes à genoux devant le prêtre. Papa est bon, il a voulu me donner à manger, et c'est moi qui l'ai refusé, je vous l'assure bien!...

— Et pourquoi as-tu refusé? — parle, je le veux, demanda l'homme de Dieu avec un accent de commandement qui ne souffrait pas de désobéissance.

Cependant petit Pierre baissa la tête sans répondre.

— Ne sais-tu donc pas, malheureux, que tu

mourras si tu ne manges pas? continua le curé avec commisération, car, sans comprendre encore, il devinait un malheur caché sous tout cela.

— Je le sais, dit vivement l'enfant; alors j'irai près de maman, je n'aurai plus besoin de rien, et mon pauvre père aura un enfant de moins à nourrir; le pain est si cher!... et il gagne si peu!

Le bon curé sentit sa figure se couvrir de larmes douces et cruelles devant cette naïve réponse de l'enfant, car il y découvrait un pieux sacrifice, sacrifice dont il arracha l'aveu au petit Pierre en le pressant sur son cœur.

En effet, le pauvre enfant n'osait pas manger le matin afin de laisser une double portion de pain à son père qui devait aller travailler.

Heureux en découvrant un vertueux courage, si grand dans un âge aussi tendre, le bon curé prit avec lui l'enfant; il l'instruisit, le forma; et l'évêque, dans sa tournée épiscopale, ayant entendu le récit de cette action dévouée, le fit entrer dans le grand séminaire de Troyes, où il est encore aujourd'hui, et où il se prépare à devenir un bon prêtre comme il a été un bon fils.

Puis son père aussi se ressentit du bonheur que Dieu avait fait descendre sur Pierre, car chacun voulut lui donner de l'ouvrage; ses journées doublèrent, ses autres enfants furent occupés en raison de leurs forces aussitôt qu'ils le purent; en un mot, la bénédiction de Dieu tomba comme une rosée bienfaisante sur l'héroïque dévouement du petit Pierre.

— Votre histoire est, en vérité, bien touchante, ma bonne amie! exclama une belle personne vêtue en costume de dame de la cour du temps de Charles IX, et suivie d'une demoiselle d'honneur habillée comme elle, qui s'avançait vers le trône de la France. — Par les armes de Lorraine! votre petit Pierre deviendra un grand saint.

L'Aube baissa ses voiles blancs en faisant une révérence à la nouvelle venue, laquelle, à son tour, jetant un coup d'œil fier sur l'auditoire, dit d'une voix haute et fière :

— Mes seigneurs et nobles dames, vous voyez en moi — la MOSELLE, — souveraine de la Lorraine, avec mon amie et alliée — la MEURTHE. — Je prends ma source dans les Vosges, je traverse

LA MOSELLE

la France, que j'arrose et fertilise par mes bienfaisantes eaux; à Toul, je reçois la Meurthe dans mon sein, et, avec elle, je deviens navigable; puis, après avoir traversé la Prusse Rhénane, je vais me jeter dans le Rhin à Coblentz.

Mais le plus beau fleuron de ma couronne est la Lorraine, ancien duché dont les représentants firent trembler les rois de France sur leur trône.

Aujourd'hui, hélas ! mes sujets se bornent à une ambition plus humble, ce sont leurs travaux qui font leur gloire. Car, ainsi, pour ne parler que de petites choses, les jolies broderies qui ornent les belles robes des dames et les coquets vêtements des enfants se font sur mes bords, et plus de vingt-cinq mille ouvrières sont occupées du matin au soir, et cela tout en gardant les bêtes ou en se livrant encore à d'autres servitudes, à faire courir leurs doigts sur la percale ou la mousseline pour broder ces ouvrages merveilleux qui se répandent dans le monde entier.

Car non-seulement dans la France et l'Europe, mais encore dans l'Amérique et même dans l'Inde, on recherche beaucoup nos broderies de Nancy.

Un autre produit lorrain, qui fait aussi retentir ses louanges sur toute la surface du monde, c'est la célèbre manufacture de verres et de cristaux de Baccarat, située à six lieues de Lunéville.

Et, vous le savez, s'il y a peu de substances aussi utiles à l'homme que le verre, il n'en est pas une certainement qui ait plus contribué aux progrès de la science. Ainsi, le verre fait des vitres, des glaces, des carafes, des flacons, des lunettes, des télescopes, des microscopes, enfin une foule de choses aussi importantes qu'utiles et précieuses.

Voici comment on raconte que le verre fut trouvé :

« Des marchands phocéens, — il y a bien longtemps de cela, — qui transportaient de la soude dans un bateau, descendirent sur les bords d'un fleuve d'Asie pour y faire leur repas. Mais comme ils n'avaient rien pour soutenir la marmite dans laquelle ils faisaient cuire leur dîner, et que posant à même sur le feu elle l'éteignait aussitôt, ils imaginèrent de la soutenir par des buttes de sable qu'ils élevèrent de chaque côté du brasier en y mêlant des morceaux de soude comme solidité. Or

il arriva que le feu fit fondre à la fois et la soude et le sable, et les marchands aperçurent des petits ruisseaux d'un liquide rouge en fusion, qui coulaient autour de la marmite et qui, en se refroidissant, formaient une matière dure et transparente.

» Le hasard, ou plutôt Dieu, qui fournit aux hommes l'occasion de développer leur intelligence devant les merveilles de la nature, venait de leur faire découvrir le verre, — un des plus grands protecteurs de l'industrie humaine... »

La Lorraine a donné aussi son nom à l'un des plus grands artistes dont la France s'honore : l'histoire de cet homme illustre est assez curieuse pour que je sois sûre de vous amuser en vous la racontant. — Prêtez-moi donc pendant un moment votre attention.

COMMENT UN PETIT PATISSIER

EST DEVENU UN GRAND PEINTRE

Il y a plus de deux cents ans, vivait dans la bonne ville de Nancy un pâtissier qui avait su y acquérir un si grand renom, que c'était toujours chez lui que se faisaient approvisionner les plus illustres seigneurs de la Lorraine; et non-seulement ils recommandaient à leurs maîtres-queux d'acheter à l'enseigne du Grand-Saint-Michel — c'était l'emblème que portait la maison du pâtissier dont je vous parle — les pains *tailloirs* et les pains

primos (sorte de gâteaux du temps) — qu'il fabriquait d'une façon merveilleuse, mais encore ils ne dédaignaient pas, lorsqu'ils passaient devant cette boutique renommée, de descendre de cheval pour venir manger chez le digne pâtissier les oublies, les compotes de marrons à l'eau de rose et du pignolat, le tout accompagné d'une foule de rasades avec les vins épicés que maître Gelée confectionnait, aussi bien que ses gâteaux, avec de la noix muscade, des raisins secs et des clous de girofle accompagnés de miel et de confitures.

Maître Gelée — c'est le nom du pâtissier, — qui prisait beaucoup moins l'argent que la gloire, eût été parfaitement heureux en voyant toujours installés chez lui tous ces beaux seigneurs qui faisaient grande dépense en promesses et payaient fort peu en espèces, si son cœur eût été satisfait, mais le pauvre homme y éprouvait un profond chagrin!

C'était de voir que son filleul et neveu, le petit Claude Gelée, fils de son frère Joseph mort dans la misère, enfant pouvant avoir une douzaine d'années, non-seulement ne témoignait aucun respect pour la noble profession de pâtissier, mais en-

core n'approchait jamais du four que sous la menace du bâton, et, de plus, ne touchait aux pâtés que pour les gâter par quelque mélange maladroit, ou pour les brûler en chauffant trop le four si on le contraignait à les y mettre.

D'autant plus qu'en dépit de tous ces méfaits, maître Gelée aimait de toute son âme le petit Claude, car n'ayant pas d'enfant et le pauvre être étant orphelin, il l'avait adopté et le regardait comme son fils.

C'était donc par tendresse qu'il se sentait un si violent dépit en voyant l'incapacité complète de Claude, incapacité en fait de pâtisserie seulement, car, cette science culinaire exceptée, l'enfant se montrait d'une intelligence et d'une adresse au-dessus de son âge, et personne ne savait mieux que lui, entre autres choses, dresser un surtout de table, et dessiner les formes les plus charmantes pour les gâteaux et tartelettes. — Mais, hélas! c'était là tout, en fait de pâtisserie bien entendu.

Un jour, jour mille fois malheureux! maître Gelée entra dans une affreuse colère contre le petit

Claude, colère bien justifiée, d'ailleurs, par la faute, car le cas était des plus graves, il faut le dire.

Un pâté de colombes, destiné au dîner du duc de Guise, souverain de la Lorraine, était tombé des mains du vilain étourdi qui le portait au four, et s'était tout répandu en gâchis sur la terre. Il fallait donc que le duc de Guise se passât de pâté!... quelle honte pour Gelée!...

Aussi les épaules du pauvre Claude reçurent-elles une si grande averse de coups de bâton, que l'honnête pâtissier, dont la colère redoublait au lieu de s'éteindre, tomba dans une attaque d'apoplexie foudroyante, à l'aide de laquelle il passa de vie à trépas.

Le petit Claude, se voyant la cause involontaire de la mort de son bienfaiteur, pleura de toute son âme, et eût voulu donner sa vie pour réparer son crime; mais, hélas! le mal était fait sans retour possible vers le passé : seulement, la punition ne s'en fit pas attendre.

Comme la maison du pâtissier était plus brillante que fortunée, à peine Gelée fut-il mort, que les créanciers du défunt mirent son neveu à la

porte. Alors le petit Claude, dénué de toutes ressources, s'en alla à pied, en demandant son pain tout le long de sa route, retrouver à Fribourg, en Suisse, son frère aîné, qui y était établi avec la profession de graveur sur bois, dans laquelle il gagnait quelque argent.

Jean, enchanté d'avoir avec lui son jeune frère, voulut lui apprendre son état; mais un brave homme, dont il était voisin, qui voyait l'enfant griffonner pendant tout le jour avec une grande intelligence et une persévérance admirable des dessins qui lui semblaient remplis de promesses pour l'avenir, dit à Jean de le lui confier pour s'en faire accompagner comme petit domestique dans un voyage qu'il allait faire à Rome, à l'intention d'y vendre de la dentelle.

Claude, heureux de voir du pays, suivit son nouveau maître; mais quand, après un séjour de trois mois dans la ville sainte, l'honnête Fribourgeois voulut retourner chez lui, l'enfant lui faussa compagnie et se cacha pour ne pas le suivre, au grand déplaisir de celui-ci, qui craignait les reproches de Jean.

Voilà donc le petit Claude à Rome, mais sans protecteur, sans secours, sans argent et sans asile, aussi fut-il trop heureux d'entrer comme *rapin* chez un peintre médiocre, c'est-à-dire chargé de nettoyer l'atelier, les pinceaux, les palettes, et de faire les commissions de son maître.

Un jour que Claude — lequel avait été surnomme *le Lorrain*, pour le distinguer d'un autre Claude élevé dans le même atelier — rencontra un peintre napolitain qui le prit en amitié, il suivit celui-ci à Naples et...

— Mais, ma princesse, vous n'en finirez jamais si vous voulez suivre votre héros dans tous les voyages que son humeur vagabonde lui fit entreprendre à travers l'Italie, interrompit un gentil montagnard qui, depuis quelques instants déjà, était venu se ranger aux côtés de la Moselle, et il serait bien plus court de dire tout simplement que Claude Lorrain — car le nom lui en est resté — est une des plus grandes gloires de la France, sous le rapport des arts, que ses tableaux sont célèbres dans le monde entier, et qu'il mourut à quatre-vingt-deux ans, chargé d'honneurs et de richesses.

Le petit montagnard parlait avec tant de volubilité, que la Moselle, surprise et indignée, n'avait pas eu le temps ni la présence d'esprit de l'interrompre à son tour. Mais quand il s'arrêta pour reprendre haleine :

— Vous êtes un insolent! lui dit-elle en le toisant d'un regard superbe.

— Non, ma princesse, je suis — le DOUBS, — répondit celui-ci en faisant un salut à sa belle rivale, qui s'éloigna de lui avec dédain, sans même répondre à cette politesse par la plus légère révérence.

— Précieuse!... murmura le montagnard, qui s'inclina devant la France après avoir accompagné ce mot d'un léger mouvement d'épaules.

— Je vois le jour, continua-t-il, au pied du Rixon, sur les frontières de la Suisse et de la France, et je suis agile et fier comme un montagnard, car si l'on veut me soumettre, je me révolte et brise tous les obstacles.

« Franc-Comtois,
» Fin matois, »

peut être ma devise. On reproche, je le sais, aux

LE DOUBS.

départements que j'arrose qu'ils pourraient être plus fertiles. Mais c'est de la faute des habitants, et non la mienne, car les paysans du Jura surtout ont la tête plus dure que celle de l'âne et sont mille fois plus entêtés que ce rétif animal.

A Morteau, je forme une très-belle cascade que l'on vient voir de très-loin comme une des curiosités du pays ; mais je n'en suis pas plus fier pour cela, car après je continue tranquillement mon cours en arrosant Beaune, — Besançon, — Dôle, — une foule d'autres pays encore avant de m'unir à la Saône, qui me fait l'honneur de m'accorder sa main à Verdun, dont les bonnes dragées célèbrent nos fiançailles.

Mais si les habitants de mes côtes sont ariérés sous le rapport de l'agriculture, ils sont avancés dans les arts mécaniques, et la grande industrie de la Franche-Comté, à Besançon surtout est l'horlogerie. Comme en Suisse, ce n'est pas en général dans des ateliers spéciaux que cette minutieuse industrie s'exerce, c'est chez le paysan lui-même.

Ainsi l'hiver, non-seulement durant le jour, mais encore pendant les longues heures de la veillée, des

gros laboureurs avec leurs mains qui vous paraîtraient rudes et calleuses, confectionnent tous les ressorts les plus délicats des montres et des horloges qui embellissent les plus riches cheminées ou ornent des chaînes d'or brillantes.

Les pays que j'arrose donnent aussi des pâturages très-gras et très-abondants, lesquels fournissent une si excellente nourriture aux nombreux troupeaux de vaches qui couvrent les montagnes de mes bords, que les fromages confectionnés à Pontarlier rivalisent tellement bien avec le fromage du petit village de *Gruyère,* en Suisse, que non-seulement beaucoup de gens lui donnent le nom de ce rival, mais encore l'acceptent pour lui.

Je vous parlerai aussi de Saint-Claude, petite ville célèbre par cette industrie charmante, qui occupe tous les habitants et les paysans à beaucoup de lieues à l'entour, surtout pendant les longs mois d'hiver : c'est la *tournerie de Saint-Claude.*

Le buis, qui formait jadis de véritables forêts couvrant les montagnes, a donné naissance à ce joli travail, et avec lui l'on fait non-seulement des tabatières, mais encore de ces petits joujoux, le

bonheur de votre enfance, mes gentils lecteurs. Ainsi ce sont des doigts grossiers des paysans de Saint-Claude que sortent en partie ces jolis chalets délicats, ces mignonnes gentillesses de bois blanc que vous aimez tant et si bien. Mais je fais comme ces dames, je parle... je parle... sans craindre de vous ennuyer, interrompit le Doubs, ce dont je vous demande très-humblement pardon. Pourtant, ajouta-t-il, je vous dois encore une historiette, et je ne vous en ferai pas grâce; si vous me le permettez.

Tout en parlant ainsi, le fier montagnard jetait un coup d'œil interrogateur sur son auditoire; mais n'y découvrant que des sourires d'approbation :

— Écoutez donc, dit-il.

Et il commença ainsi :

LE ROUGE-GORGE

Parabole traduite de l'allemand.

— Pardonnez-moi, fit encore le Doubs avant d'entrer dans son récit, si je vais vous dire une parabole et non une historiette, mais ce sont les paraboles qui plaisent le plus aux habitants de mes rives, et c'est ce que je sais le mieux aussi. On se ressent toujours un peu de l'endroit où l'on a pris naissance, et le Suisse est beaucoup plus rêveur que parleur. Écoutez-moi donc avec patience, sinon avec plaisir.

« Un rouge-gorge, dans le fort de l'hiver, et pendant que le givre tourbillonnait dans l'air, et que la neige couvrait la terre de son froid voile blanc, se présenta à la fenêtre d'un bon laboureur pour lui demander l'hospitalité, et le laboureur, répondant à la confiance que lui témoignait le joli petit oiseau, lui ouvrit la fenêtre avec bonté.

» Pendant tout l'hiver le rouge-gorge resta dans la maison, ramassant les miettes de pain, becquetant les débris qui tombaient de la table, et, sans qu'il leur fût permis d'y toucher pour le rendre prisonnier ou malheureux, les enfants l'aimaient beaucoup, et le regardaient comme leur petit ami. Mais, hélas! au printemps, lorsque les haies se couvrirent de feuilles et les arbres de fleurs, le laboureur ouvrit sa fenêtre, et son petit hôte emplumé s'envola à tire d'ailes dans le bois voisin, où il construisit son nid et chanta sa joyeuse chanson.

» L'hiver revint, et le rouge-gorge revint aussi; mais cette fois il n'était pas seul, il amenait sa compagne avec lui. Les deux petits oiseaux en-

trèrent avec confiance dans la maisonnette, et ils regardèrent autour d'eux sans s'effaroucher.

» Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de ce retour vers eux en aussi gentille compagnie, et les enfants disaient en souriant :

» — Ces petits oiseaux nous regardent, en vérité, comme s'ils avaient quelque chose à nous dire.

» — Peut-être, répondit le père, et je vais être leur interprète, car je les comprends. S'ils pouvaient parler, ils vous diraient : — La confiance fait naître la confiance et la bienveillance appelle l'amitié. »

Comme le Doubs saluait pour se retirer, après avoir achevé sa parabole, il fut arrêté par les cris très-flatteurs de: *Encore une, encore une!* qui s'élevèrent dans l'auditoire. Rouge de plaisir, le gentil montagnard se redressa avec orgueil, et, cherchant dans sa mémoire, il retrouva encore celle-ci :

LA PETITE FILLE BIENFAISANTE

Parabole traduite de l'allemand.

« L'hiver était froid et rigoureux; la petite Kette, fille unique de parents riches et bienfaisants, ramassait chaque jour les miettes de pain qui tombaient de la table et les gardait précieusement dans des cornets de papier; puis elle allait deux fois par jour dans la cour, au moment de ses récréations, y répandait les miettes, et les oiseaux accouraient et les becquetaient; mais la main de la petite fille était toute tremblante de froid.

» Ses parents l'épièrent un jour et furent tout heureux de lui voir faire cette bonne action, qu'elle payait par une souffrance; mais ils n'en firent pas semblant, et lui demandèrent avec un air de surprise jouée :

» — Pourquoi donc portes-tu ces miettes de pain dans la cour, Kette?

» — C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit la gentille enfant, alors les petits oiseaux ne peuvent rien trouver, et maintenant ils sont pauvres; c'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les gens riches font la charité à ceux qui ne le sont pas.

» — Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux? interrompit son père.

» — C'est vrai, papa; mais est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que partout les riches ont soin des pauvres?

» Le père et la mère de l'angélique enfant se regardèrent tous deux, émus de joie devant la céleste simplicité de la petite Kette, qui ne pensait pas même qu'on pût ne songer qu'à soi et manquer de charité. »

— Place !... place !... place à madame la reine!... s'écria un petit paysan berrichon en jouant des pieds et des poings. Cris et mouvements qui interrompirent le Doubs dans sa narration allemande, ce qui parut lui être assez désagréable; aussi se retira-t-il brusquement, sans même saluer l'auditoire, tandis que le nouveau venu s'emparait à sa place de l'attention générale.

— Qui êtes-vous donc, mon ami? demanda la France à l'intrus, qui paraissait pourtant légèrement embarrassé de se voir au premier rang.

— Eh ben! je m'appelle — le CHER, — répondit celui-ci en promenant un regard inquiet sur l'auditoire, et je n'étais pas venu ici pour mon compte, mais pour celui de notre reine, madame la Loire, qui m'a dit comme ça :

— Petit Cher, mon ami, va-t'en dire là-bas que je m'en vas y aller tout à l'heure, et qu'il me faut une place. Eh ben! j'ai obéi, quoi!

— Et vous avez bien fait, mon ami, dit gracieusement la France, car l'obéissance est toujours une qualité ; mais, en attendant votre souveraine,

dites-nous un peu d'où vous venez, et comment vous vous trouvez à son service.

— Ah! dame, je viens de bien loin, répondit le petit Berrichon, car le pays de ma naissance est dans le département de la Creuse, et c'est seulement après avoir traversé une foule de villes, et avoir fait marcher une foule de bateaux, que je suis entré au service de la Loire, tout près de Tours, le pays des bons pruneaux.

— Je sais bien, continua-t-il, qu'on me reproche que mon pays est sablonneux; mais il possède malgré ça de belles et bonnes choses. Ainsi, on y trouve du fer, du marbre, de la pierre de taille, des grains, du beau chanvre et des châtaignes, quoi! qu'on s'en lèche les doigts rien que d'y penser.

Tout l'auditoire se prit à rire en entendant ces paroles, qui prouvaient, surtout par l'accent qui y était joint, une certaine disposition à la gourmandise; aussi le pauvre petit Berrichon demeurait-il tout embarrassé, quand la France, le prenant sous sa protection, lui demanda si, en attendant la Loire, il n'avait pas quelque historiette

de son pays à leur dire pour leur faire prendre patience.

— Oh! que si! fit celui-ci en souriant; je ne suis pas assez de mon village pour ne pas connaître un petit brin les histoires de tout chacun, et, si vous voulez, je vas vous dire pourquoi le Loir est si glacé, l'Indre si mauvais, le .....

—Silence, petit Cher! interrompit la France avec sévérité; ce n'est pas des méchancetés sur vos frères ou vos amis qu'on vous demande, mais, au contraire, une bonne action faite par quelqu'un de chez vous.

— Ah ben! comme ça, c'est différent, et y fallait le dire tout de suite, répliqua le Berrichon avec un petit rire en dessous qui ne montrait pas en lui une excellente nature. Je vas vous raconter alors l'histoire *historique* d'un bon prêtre de mon pays.

LE MONTEUR DE BOIS.

C'était à Vierzon, y a bien une vingtaine d'années de cela. Un bon prêtre, dont je vous tairai le nom, parce qu'il pourrait se fâcher que je parle de lui comme ça, car il est aussi modeste qu'il est charitable, malgré qu'il soit monté bien haut, bien haut dans l'Église aujourd'hui, était le curé de la principale église du pays, et le consolateur de tous les malheureux du même endroit.

Or, un pauvre ouvrier chargé d'une nom-

breuse famille, et qui était obligé d'aller faire un voyage en Angleterre pour des affaires qui ne souffraient aucun retard, vint un matin chez lui pour lui faire part de la fâcheuse position dans laquelle il se trouvait.

Partir? il n'avait point d'argent.—Laisser sa pauvre famille? qui en aurait soin durant son absence?

Voilà les deux questions terribles qui oppressaient douloureusement le cœur de ce brave homme, de ce père de famille honorable.

Le curé l'interrogea minutieusement pour savoir si ce voyage était aussi nécessaire qu'il voulait bien le lui dire; puis, s'étant assuré qu'il y avait une nécessité urgente au départ de l'ouvrier :

— Attends jusqu'à demain, lui dit-il : d'ici là je me procurerai l'argent dont tu as besoin, et je te l'apporterai.

Et la manière dont le bon prêtre se procura de l'argent fut de vendre sa montre et ses couverts, seule richesse du pauvre presbytère.

Le cœur joyeux de sa bonne œuvre, il apporte à l'ouvrier l'argent qu'il lui avait promis. Mais

celui-ci, au lieu de lui témoigner son plaisir, lui montre avec douleur sa famille, en lui disant, comme la veille, le cœur ému :

— Hélas! monsieur le curé, qui prendra soin d'eux pendant mon absence?

— Moi, mon ami, fit l'homme de Dieu en levant les yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de cette promesse.

L'ouvrier y crut, et, complétement heureux cette fois, il baigna de larmes de joie les mains de son bienfaiteur, embrassa tendrement sa famille, et partit.

Mais son voyage, qui devait être court, se prolongea indéfiniment, et cela sans qu'il donnât jamais de ses nouvelles.

Était-il mort? Était-il ingrat? Voilà les questions terribles que se posaient et la femme de l'ouvrier, et le bon prêtre son protecteur.

Mais, malgré cet apparent oubli du voyageur, le curé n'oublia rien, lui, de ce qu'il avait promis, et chaque jour du pain et des provisions diverses passaient du presbytère à la pauvre demeure de la famille de l'ouvrier.

Six mois s'écoulèrent ainsi, et l'hiver vint, l'hiver avec tous ses besoins, car le froid ne tarda pas à se faire sentir cruellement. A ce moment-là le bon curé venait de tomber malade, et sa grande préoccupation, durant les jours de souffrance qui le retinrent au logis, fut pour la pauvre famille dont il était devenu le bienfaiteur et le père.

Aussi sa première sortie fut-elle pour aller la voir. Il la trouva grelottant dans sa chambre glacée, et la malheureuse mère étendue malade sur son grabat de douleur, tandis que ses petits enfants pleuraient autour d'elle et de froid et de faim.

Vite, vite, le bon curé se hâte d'aller acheter de la viande et du pain; puis, avec le peu d'argent qui lui reste, il prend une petite provision de bois, et la fait porter sur-le-champ à la maison de la malheureuse famille, espérant que quelque voisin charitable le sera assez pour scier et pour monter ce bois, si nécessaire à ses pauvres protégés.

Mais, le soir, étant venu pour les revoir, l'homme de Dieu s'aperçut qu'il avait jugé les autres d'après lui, car le bois était encore en tas devant la porte,

et les enfants transis de froid dans leur chambre dénudée.

La nuit était bien noire, personne ne passait dans cet endroit désert, le bon curé se décida donc à faire lui-même la chose.

— Donner, qu'est-ce que c'est que cela quand on a de l'argent? se disait-il dans son bon cœur : je dois mieux suivre l'exemple de mon divin Maître!...

Et, tout enchanté de l'action qu'il pensait faire, il s'en alla chercher les outils nécessaires, et le voilà sciant et fendant le bois comme le meilleur de tous les ouvriers. Cela lui prit une grande partie de la nuit pourtant, car, malgré sa bonne volonté et son ardeur, il n'était pas bien habile! et l'opération fut si longue, malgré que la provision fût bien petite, que les premières lueurs de l'aube paraissaient dans le ciel quand il eut terminé sa tâche.

— Voilà enfin ce bois scié! se dit-il avec bonhomie. Qui est-ce qui le montera, maintenant?

Il regarda autour de lui avec inquiétude, et ne voyant personne :

— Bah! ajouta-t-il en souriant, achevons ce que nous avons commencé. D'ailleurs, ce métier

de monteur de bois ne doit pas être aussi fatigant que celui de scieur, fit-il en essuyant son front mouillé. Et, dans tous les cas, il ne me prendra pas autant de temps. — Allons donc chercher un crochet.

Sitôt dit, sitôt fait ; — peu de temps après, le bon prêtre arrive avec le crochet dont il avait besoin. Il range dessus son bois, et le voilà grimpant un rude escalier en échelle.

— C'est un peu lourd! se disait-il en soufflant avec force ; mais, bah ! Notre-Seigneur a porté sa croix, qui était bien plus lourde encore!... et il valait bien mieux que moi!... C'est égal, ajouta-t-il avec un sourire, en déchargeant son crochet à la porte de la chambre, voilà du bois qui m'aura bien chauffé avant de réchauffer la pauvre famille.

Comme il prononçait ces mots tout haut, en cherchant son mouchoir dans sa poche pour étancher la sueur dont il était couvert, un homme qui montait derrière lui précipitamment l'escalier, les entendit, et s'écria avec la plus grande surprise :

— Monsieur le curé!... Vous !... vous!... faisant un pareil travail!...

Le curé faillit tomber à la renverse, de surprise d'abord d'être découvert, puis de voir devant ses yeux l'ouvrier, qu'il croyait mort depuis longtemps; mais, se remettant aussitôt, il répondit avec bonté :

— Eh bien! vous voyez, mon ami, que je n'ai pas oublié votre recommandation, et que j'ai fait pour les vôtres ce que j'ai pu...

L'ouvrier, ému, tomba aux genoux de l'homme de Dieu, incapable de lui répondre, tant son cœur était oppressé, et couvrit ses mains de baisers et de larmes. Puis tous deux entrèrent dans la chambre, où le bonheur les suivit, car l'ouvrier rapportait une grosse somme d'argent, qui mettait pour toujours sa famille au-dessus du besoin, et lui permettait d'élever leurs enfants d'une façon honorable.

— Mais j'ai bien envie d'aller voir s'il ne serait pas arrivé un accident à madame la Loire, interrompit le petit Berrichon en regardant la porte avec inquiétude. Les sables la gênent souvent, c'est peut-être ce qui l'arrête...

Il parlait encore, quand la porte, bruyamment ouverte, livra passage à une belle jeune fille, cou-

ronnée d'épis de blé et de fleurs; dans ses bras elle portait une élégante corbeille, chargée des plus beaux fruits, et à son côté, ainsi que jetée à travers sa robe, une pluie de fleurs, semblables à celles de sa coiffure, embellissaient et embaumaient sa parure. On eût dit Flore, la déesse des jardins, et sa jolie figure était aussi fraîche que ses bouquets.

— Ah ! la voilà enfin !... exclama le Cher avec joie.

— Petit, fit la jolie fille en appelant son serviteur d'un geste gracieux, accours ici pour prendre cette corbeille de fruits qui me fatigue, et viens la déposer avec moi aux pieds de notre belle souveraine. Et tout en parlant ainsi, — la LOIRE s'avança, avec la légèreté d'une sylphide, vers le trône de la France et s'inclina respectueusement devant elle.

— Sois la bienvenue, ma fille, lui dit affectueusement cette reine la saluant d'un doux regard car tu es une de mes favorites, et toujours je te revois avec plaisir et bonheur.

— Merci, ma dame et souveraine, répondit la belle jeune fille avec une charmante révérence,

merci de votre gracieux accueil; mais moi aussi je vous aime, ajouta-t-elle, car de tous les fleuves qui vous arrosent, ce sont mes eaux dont le cours est le plus long sur votre sol, dont les rives sont les mieux fleuries, dont le sol est le plus productif.

On appelle, par tous pays, la Touraine le Jardin de la France, et la Touraine est ma fille aimée, c'est pour elle que je me fais belle, coquette et brillante; avant elle pourtant je parcours l'Orléanais avec plaisir. Je baigne, à Orléans, la statue de Jeanne d'Arc, cette jeune et pure bergère, née dans une de mes dépendances, qui quitta la houlette pour prendre la lance, et avec l'aide de Dieu délivra Orléans des Anglais, qui avaient tout envahi, puis fit couronner roi Charles septième, et fut prise par ces mêmes Anglais qu'elle avait battus, lesquels, par une affreuse vengeance, la firent brûler vive, à Rouen, au milieu d'un grand bûcher.

Orléans est aussi célèbre par son bon vinaigre, qui sert à faire une foule de choses, entre autres des cornichons et la salade que vous connaissez, et un grand nombre de préparations pour la médecine et pour la toilette que vous ne connaissez

LA LOIRE

pas encore. Par contraste, le Gatinais fournit de très-bon miel, — Tours des pruneaux connus et aimés de tout le monde, — et Saumur du petit vin blanc excellent. Je traverse aussi Montargis, ville célèbre par son chien, dont vous ne connaissez peut-être pas l'histoire :

« Un homme de Montargis avait un chien qu'il aimait beaucoup. Un jour cet homme fut assassiné, et, malgré toutes les recherches faites par la police de ce temps-là, il fut impossible de découvrir son meurtrier; car le crime avait été commis avec tant d'adresse que rien ne mettait sur ses traces.

» Le chien du défunt avait été conservé par sa veuve, et celle-ci remarquait avec surprise que cet animal si bon, si doux avec tout le monde, devenait féroce aussitôt qu'il apercevait un certain Macaire, ami du pauvre défunt, tellement qu'il fallait l'attacher au plus vite pour l'empêcher de se jeter sur cet homme, objet de son inexplicable haine.

» Cette femme fit part de ce fait étrange à ses voisines; celles-ci le répétèrent; bref, cela vint aux oreilles des magistrats du temps, lesquels,

regardant ce fait comme un avertissement du ciel, accusèrent Macaire d'être l'assassin du mort.

» Celui-ci se défendit vivement contre une semblable attaque. Alors les magistrats ordonnèrent, ce qui se faisait à cette époque, — le jugement de Dieu, — c'est-à-dire un duel à mort entre l'homme et le chien.

» Macaire fut bien forcé de se résigner, et à un jour dit, il se présenta sur la place publique; tenant un énorme bâton à la main, tandis que le chien, enchaîné jusque-là, fut lâché à son approche. Un grand cercle vide avait été laissé pour leur combat, et Macaire se défendit de son mieux; mais bientôt vaincu par le chien qui l'étranglait, il fit au moment de mourir l'aveu de son crime; c'était lui qui avait assassiné son ami, pour lui voler une somme d'argent que celui-ci venait de toucher.

» Le chien alors fut porté en triomphe, et sa réputation de fidélité est arrivée jusqu'à nous, grâce aux tableaux et aux comédies qui furent faites sur ce sujet. »

Blois est encore une de mes tributaires. C'est à Blois qu'est né, il y a deux cents ans, un certain

Papin, le fils d'un médecin, très-fort sur les mathématiques, qui le premier découvrit la vapeur.

On raconte qu'un jour, assis au coin du feu, et regardant de l'eau bouillir dans un vase, il s'aperçut que la vapeur soulevait de temps en temps le couvercle de ce vase, et que celui-ci retombait aussitôt qu'elle s'était échappée. Il réfléchit mûrement à ce fait, et tout le secret de la vapeur fut découvert; car c'est là le point de départ de toutes les machines, bateaux et chemins de fer qui couvrent aujourd'hui la surface de la terre;—secret que les Anglais se vantent d'avoir trouvé, mais qu'ils ont perfectionné seulement; car près d'un siècle et demi se sont passés entre la découverte de la vapeur et son application.

Enfin, ajouta la belle Loire, j'arrose un superbe pays, fertile en vins, en fruits, en céréales; les forêts de mes bords sont les plus belles de la France; j'alimente et je reçois des cours d'eau importants, grâce auxquels on fait vivre de nombreux villages à l'aide des industries florissantes; et la population de mes bords est saine et active.

Aussi je dois être regardée, il me semble, comme la reine des fleuves français...

— Peste, madame ! vous n'en serez pas toujours citée comme la plus modeste! interrompit une grande femme à l'aspect dur et sévère qui venait d'entrer et se tenait fièrement debout aux côtés de la Loire.

Celle-ci se retourna vivement en s'entendant interpeller ainsi, et toisant avec dédain cette insolente :

— Je vous connais, ma mie, dit-elle en souriant, vous êtes une envieuse et une méchante.

— Méchante!... pas plus que vous, madame, répliqua celle-ci blessée à son tour, car au moins j'ai la franchise de mes défauts et je montre mon caractère sur ma figure, tandis que vous, on vous croit douce, on vous caresse, on vous aime; vous acceptez tout cela comme si vous le méritiez; puis, un beau jour, sans que rien y prépare, vous déchirez vos amis, vous les noyez, vous détruisez leurs fortunes, vous annihilez leurs espérances... Faites encore la bonne, la simple, la charmante : on vous connaît maintenant...

— Silence! interrompit vivement la France, qui voyait la confusion de la pauvre Loire, et qui la prenait en pitié; vous parlerez à votre tour, ma belle; notre fille n'a pas encore achevé son dire, et elle nous doit une petite historiette avant de se retirer.

La Loire releva alors la tête, sourit à sa protectrice, et, tandis qu'elle commençait le récit suivant, sa méchante rivale la regardait en silence, et semblait chercher à quel endroit elle pourrait la blesser de nouveau.

LE PRUNIER.

Un jour, pendant que le juge de paix de Saumur était à son tribunal, deux jeunes garçons de la ville parurent devant lui, et le premier se prit à dire :

— Monsieur, je m'appelle Joseph Lefort ; je suis parti, il y a un an, pour aller chercher de l'ouvrage à Paris, et, avant que de partir, j'ai remis à Lubin, ici présent, que je regardais comme mon ami, la montre de mon père, à laquelle j'attache un grand

prix, le priant de me la conserver avec le plus grand soin. De retour de mon voyage depuis hier seulement, j'ai aussitôt été voir Lubin, je lui ai réclamé ma montre, mais il prétend que je ne lui ai rien confié. C'est pour cela que je l'ai conduit ici, afin de vous prier de vouloir bien lui faire me rendre ce qui m'appartient.

Lubin, qui semblait être un garçon très-vif, car il piétinait d'impatience tout le temps que parlait Joseph, prit enfin la parole à son tour :

— Monsieur, dit-il, Joseph a perdu l'esprit, ou il veut me faire une méchanceté, ce que je ne m'explique pas encore, car jamais il ne m'a ni prêté ni confié de montre, et je ne comprends pas un mot de ce qu'il vous a débité durant une heure.

— N'avez-vous donc pas de témoin du dépôt que vous avez fait? demanda à Joseph le juge, grandement embarrassé entre ces deux différents dires.

— Hélas! non, répondit Joseph; nous étions seuls tous les deux, et nous nous promenions sur le bord de la Loire,—que ne peut-elle parler!— quand nous nous sommes arrêtés sous un beau

prunier, et c'est là que je lui ai donné la montre que je lui réclame. Pourquoi l'arbre ne peut-il pas parler non plus!...

— Je ne connais pas plus l'arbre que la montre ! interrompit vivement Lubin. Je puis le jurer devant Dieu et devant les hommes.

Le juge avait écouté très-attentivement nos deux garçons.

— Quelquefois Dieu permet des miracles, dit-il gravement. Écoutez-moi, Joseph : Allez me chercher une branche du prunier sous lequel vous prétendez avoir donné à votre ami la montre qu'il se refuse à vous rendre ; faites bien attention que ce soit le même arbre, et que la branche ait au moins deux ans, et apportez-la-moi aussitôt, car peut-être témoignera-t-elle en votre faveur mieux que vous ne vous y attendez. Pendant ce temps Lubin restera ici pour vous attendre.

En entendant ces paroles, Lubin se prit à rire.

— Va, mon gars, chercher la branche qui parle, dit-il en riant à son ami, et surtout fais bon voyage!

Le juge fit semblant de ne pas entendre ces

paroles, et Joseph, tout chagrin, s'en alla chercher la chose qui lui était demandée, quoiqu'il ne pût pas du tout comprendre comment elle pourrait servir à lui faire retrouver son bijou.

Il n'y avait encore que dix minutes qu'il était parti, quand le juge, qui paraissait s'impatienter d'attendre, s'écria brusquement :

— Mon Dieu! qu'il est longtemps ce garçon! Est-ce qu'il ne va pas bientôt revenir?...

— Ah ben! vous avez le temps d'attendre, répliqua vivement Lubin, il en a au moins pour deux heures, lui qui est un endormi, car le prunier est à un bon quart de lieue de la ville...

— Et comment savez-vous où est situé ce prunier, que vous me disiez ne pas connaître, monsieur l'honnête homme?... interrompit sévèrement le magistrat. Vous êtes un voleur et un sacrilége, ajouta-t-il, car vous avez juré devant Dieu, et vous avez fait un faux serment. Aussi, non-seulement je vous condamne à rendre la montre, mais encore vous irez en prison.

Ce qui fut fait. Et quand Joseph revint avec sa branche, le juge lui remit sa montre, et lui raconta

comment l'arbre avait rendu témoignage, nouvelle preuve que le bon Dieu ne laisse jamais une mauvaise action impunie.

Après avoir achevé son historiette, la Loire fit une profonde révérence, et alla s'asseoir aux côtés de la France, tandis que sa méchante rivale se mettait orgueilleusement à sa place.

La nouvelle venue portait un costume étrange : des branches de roseaux s'entremêlaient à ses cheveux noirs et longs, répandus sur son cou et sur ses blanches épaules, tandis que des herbes aquatiques couvraient sa robe et lui servaient de ceinture; elle tenait à la main un serpent enroulé en forme de caducée.

— Vous voyez en moi — la SAONE, — dit-elle brusquement, cette pauvre rivière si calomniée, et qui vaut mille fois mieux que beaucoup d'autres, je vous assure!... Ainsi, cette précieuse, qui vient de vous citer ses vertus, n'est-elle pas terrible dans ses débordements?...

La France, l'interrompant avec sévérité :

— Et vous, ne débordez-vous pas, ma mie? et vos inondations ne sont-elles pas horribles aussi?...

LA SAÔNE.

— Oui, madame, je déborde, répondit la Saône avec arrogance, mais je ne fais pas la douce et la gentille, comme notre sœur la Loire. Tout le monde me dit méchante et me craint, mes flots verts préviennent et repoussent, tandis que les siens, bleus et languissants, attirent et enchantent. Laquelle de nous deux est la moins dangereuse, je vous prie?...

La France fit semblant de ne pas entendre, et la Saône continua ainsi :

—Je vaux mieux que ma réputation, croyez-moi, et très-souvent on me calomnie à tort. Pour preuve, l'anecdote que je vais vous raconter :

LE PETIT IMPRUDENT.

Un riche négociant de Mâcon possédait une jolie maison de campagne située sur mes bords, et, pour l'embellir encore, il avait eu la noirceur de me faire une saignée qui lui donnait un charmant cours d'eau dans son parc; cours d'eau serpentant à travers les fleurs, et aboutissant à un bassin où se jouaient, dans le meilleur accord, cygnes et poissons rouges.

Ce négociant avait aussi un charmant petit gar-

çon appelé William, enfant plein de fougue et d'impétuosité; quelque chose qu'il fît, il s'y livrait avec une ardeur qui dépassait les bornes.

Ainsi, quand parfois il travaillait, il le faisait avec tant d'acharnement qu'il se rendait malade; et, pour ses jeux, c'était bien pire encore, car il y mettait tant de vivacité et d'abandon, que, souvent, il se faisait les blessures les plus dangereuses.

Un jour, c'était au mois de juillet, le soleil brillait au ciel dans toute sa gloire et sa splendeur, et, malgré cela, William, qui s'était imaginé d'attraper des papillons, se livrait à ce plaisir avec toute sa rage et toute son ardeur ordinaires.

Vous comprenez que, bientôt, il dut renoncer à ce plaisir, et se laissa tomber sur mes bords tout en nage et hors d'haleine.

A cet endroit je murmurais doucement une chanson charmante, — mais ce n'était pas pour le tenter, le malheureux!... — Oh! non, c'était seulement pour me réjouir de la fraîcheur que me causait l'épais ombrage dont j'étais couverte, car là mes eaux, claires comme le cristal, étaient aussi froides que la glace.

William me regarda. Alors, tenté sans doute par mon miroir charmant, il se sentit dévoré d'une soif ardente, et rien n'était plus facile que de la satisfaire.

L'imprudent!... il se penche vers moi, en se couchant sur le gazon moussu qui ornait mes bords, avance ses lèvres vermeilles comme des cerises, et boit de mon eau à longs traits.

A peine a-t-il commis cette faute, qu'il se sent pris d'un grand frisson, ses dents claquent, ses membres tremblent, sa sueur se glace, et c'est à grande peine qu'il parvient à regagner la maison pour retrouver son père.

Une fois là, on le mit au lit, des médecins furent appelés, qui lui firent prendre les drogues les plus amères, en disant, d'un ton doctoral :

— L'eau de la Saône est mauvaise, il faut y prendre garde!...

— Eh! messieurs, aurais-je répondu si j'avais eu à ce moment-là la parole, toute chose est mauvaise quand on en fait abus, et je suis excellente quand on sait se servir de moi dans des conditions raisonnables. Ainsi, je fournis de l'eau à tous les

pays que j'arrose, on me met dans des fontaines, on me sert dans des carafes, et je ne fais de mal à personne.—Ici, ce n'est pas moi qui suis la coupable, vous le savez bien, c'est William seul qui m'a rendue malfaisante en me prenant dans cet endroit où je suis glacée, au moment où son corps était tout bouillant de chaleur, et dans une quantité hors mesure. C'est donc son imprudence qui a fait un poison de mon eau salutaire, car n'oubliez pas que l'excès corrompt les meilleures choses. Mais vous aimez mieux m'accuser que donner une leçon à celui qui vous paye!...

Bref, le petit William fut un grand mois entre la vie et la mort, mais sa bonne constitution le sauva. Seulement, depuis ce jour, nous sommes brouillés à mort, et il détourne les yeux avec horreur quand il passe à mes côtés. Est-ce juste, cela? Je vous le demande.

Je rends aussi une foule de services dont on se montre peu reconnaissant, continua la Saône d'un air rogue. Ainsi, à peine ai-je vu le jour, puisque je nais dans le département des Vosges, que je passe, tout près de Plombières, pour servir de but

de promenade aux baigneurs et aux buveurs d'eau.

Et, je vous le dis en confidence, j'ai la prétention de croire que c'est de mon sein que sort la source fameuse qui rend la santé à tant de gens; aussi, ai-je pris comme compagnon fidèle le serpent de la médecine, pour servir de témoin et de preuve à ma gloire.

J'arrose Gray, où je deviens navigable, Auxonne, Châlon, Mâcon, Trévoux, enfin une foule d'autres pays, jusqu'au moment où je m'unis au Rhône, au beau milieu de la ville de Lyon.

Si l'on me dispute au sujet de mon eau, personne n'a encore eu cette audace à l'endroit de mon vin, par exemple! exclama-t-elle avec fierté, et dans aucun pays du monde en boit-on du meilleur que celui qui sort de chez moi?

Mais tenez! fit tout à coup la Saône en rejetant en arrière ses beaux cheveux qui s'étaient avancés sur son visage, puisque l'on me reproche sans cesse mes inondations, laissez-moi vous en parler un moment, et vous montrer un peu le bon côté de la chose.

Je ne vous dirai pas d'abord que les pays qui ont été inondés sont bien plus fertiles encore, grâce à la vase que j'ai déposée sur eux, vous le savez déjà, mais je veux vous raconter l'un des traits de dévouement auxquels une de mes inondations a donné lieu.

NOBLE DÉVOUEMENT D'UN SOLDAT.

C'était en 1840, je crois, nous nous étions entendus avec le Rhône, mon noble époux, pour visiter tous les pays environnant nos bords, emmenant à notre suite les cours d'eau et petites rivières, humbles vassaux de nos domaines.

Ce voyage fit grand bruit, chacun eut peur ; les maisons tombèrent, les arbres se déracinèrent tous. C'était un chaos à ne rien reconnaître, et le tocsin sonnait à toutes les églises des pauvres villages abandonnés par les poltrons.

Alors des secours s'organisèrent partout, des petites barques vinrent nous braver, espérant nous faire retourner chez nous, grâce à leur importunité sans doute; mais comme nous nous amusions de ce gâchis, nous soutînmes la lutte, et nous culbutions nos imprudents adversaires, pour leur apprendre à ne se mêler que de leurs affaires. —Mais c'étaient des enragés, ils revenaient toujours.

Il y avait surtout une barque à laquelle je m'étais acharnée. Elle contenait trois soldats : c'étaient des cuirassiers faisant partie de la garnison de Saint-Rambert, petit pays situé à trois lieues de Lyon; ils allaient porter des secours à de pauvres gens du village de Serin, qui s'étaient réfugiés sur les toits de leurs maisons et mouraient de faim.

Nos soldats portaient avec eux des pains de munition, des petites cruches remplies de vin, et une foule d'autres choses.

— Ils n'arriveront pas... m'étais-je dit avec dépit.

Et j'avais engagé une lutte furieuse avec eux; mais malheureusement des soldats, c'est brave!...

Ainsi la barque penchait, sautait, menaçait de chavirer à chaque instant, et mes garçons n'en

perdaient pas courage ; au contraire, ils redoublaient d'ardeur et avançaient malgré tous mes efforts.

— Ah ! c'est comme cela !... m'écriai-je ; eh bien ! vous n'irez pas plus loin, je vous assure.

Et alors je pris la barque au milieu d'une foule de débris, de pierres et d'arbres flottants, que mes flots apportèrent de tous les côtés à la fois.

— Bigre ! fit l'un d'eux, nous voilà cernés par devant... eh bien, retournons au quartier, nous dirons la chose au capitaine et nous reviendrons plus tard.

— Allons !... répondit un autre en donnant un violent coup d'aviron pour reculer.

— Un instant ! exclama le troisième en arrêtant son camarade ; regarde donc, là-bas, ces pauvres gens qui nous tendent les bras comme si nous étions le bon Dieu. Faut-il les laisser mourir de faim ?...

— C'est vrai !... murmurèrent tout émus les deux soldats ; mais comment faire ?...

Un long silence suivit ces paroles ; mais la barque ne reculait pas.

Tout à coup celui qui avait donné le conseil de persévérer dans cette œuvre se déshabilla.

— Écoutez, dit-il à ses camarades ; risquer la

barque au milieu de tout cela, ce serait folie, et nous péririons tous. Attachez-moi des pains sur le dos, et je vais aller les leur porter à la nage. Si je suis noyé, un de vous deux cherchera à être plus heureux que moi ; si je ne le suis pas, les pauvres gens auront du pain.

Sitôt dit, sitôt fait : on lui attache des pains sur les épaules, et voilà mon homme qui se jette de toutes ses forces sur moi. Mais je ne cédai pas sans combattre, vous devez bien le penser.

Je le bouscule, je le secoue, je le lance contre les troncs d'arbre. Mais, bast! c'est comme si je chantais, il n'en manœuvre que de plus belle ; et tout meurtri, tout trempé, tout couvert d'écume, il arrive enfin au but de ses désirs.

Mais ce n'était pas tout!...

Les pains qu'il portait une fois distribués, il reprend sa course pour en aller chercher d'autres à la barque. Alors ses camarades l'imitent chacun à son tour, et peu à peu, malgré moi, pain, vin et viande furent donnés à mes prisonniers.

—Eh bien ! direz-vous encore qu'une inondation n'a pas son beau côté?...

— Vous êtes une méchante! interrompit vivement la France en se levant et faisant un geste d'autorité pour imposer silence à la Saône, qui se disposait à répondre. Et sortez de ma présence! car si l'on peut pardonner les défauts accompagnés du repentir, on doit flétrir et mépriser le vice qui relève orgueilleusement la tête!

La Saône, en entendant ces mots, lança un regard haineux autour d'elle, et n'y découvrant non-seulement aucun appui, mais dans tous les yeux y lisant le blâme, elle prit le parti d'obéir, et se retira brusquement en arrachant toutes ses herbes et les jetant sur le sol.

— Venez, ma fille, et soyez la bienvenue, car vous nous reposerez d'un triste spectacle, dit gracieusement la France à une gentille rivière qui s'avançait gaiement, tout en fredonnant :

« Je vois la nacelle,
» Qui là-bas m'appelle, »

vers le trône où la France venait de se replacer.

Elle était vêtue en villageoise et portait gentiment la hotte pleine de raisins des vendangeuses.

LA MARNE.

— Venez avec moi, mes petits amis ! s'écria-t-elle ; je suis la MARNE, — et je vous offre le plaisir des vendanges à Épernay, le pays du bon vin!

— Petite folle ! fit la France en la menaçant du doigt avec un gai sourire, — car la nouvelle venue était bien faite pour chasser par son aspect seul les sombres et noires pensées que la méchante Saône avait répandues dans l'âme de ses auditeurs ; — vous êtes ici pour parler raison, et non pour proposer des plaisirs ; allons, ma mie, faites votre devoir, et dites-nous, à votre tour, quelles sont vos qualités et les droits que vous pouvez avoir et à ma protection et à ma gratitude.

— Eh bien ! alors, parlons donc raison, répondit la jolie Marne avec une gentille révérence ; car je suis votre très-humble servante, et toute prête à vous obéir.

Je prends ma source près de Langres, dans le département que je baptise : — la Haute-Marne ; — j'arrose Joinville, Vitry-le-Français ; — Châlons, où je deviens navigable, Épernay, la patrie du meilleur vin de Champagne qui soit au monde ; Château-Thierry, celle du bonhomme qui donnait

tant d'esprit aux bêtes, car la Fontaine leur a fait dire tout ce que l'homme le plus sage pourrait apprendre à ses disciples.

Ainsi, quand il veut nous montrer qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, il nous raconte l'histoire d'un beau lion pris dans les filets d'un chasseur, filets où le roi des forêts attend la mort en brave, car il sait que des rugissements seraient inutiles, et que ses tentatives pour briser ses liens ne feraient que les resserrer encore, quand arrive maître rat, trottinant à l'aventure.

Ce petit rat était un bon apôtre; il devait la vie au lion, et voyant le danger que court son bienfaiteur, il se met à ronger petit à petit les mailles du filet, qui cède alors sans peine, et voilà le prisonnier devenu libre.

Une leçon de morale bien froide et bien sèche vous apprendrait-elle mieux à ne pas être un égoïste que ne vous le dit cette jolie fable? je vous le demande.

Et cet exemple est pris au hasard dans le livre, car tout le reste peut se comparer à celui-ci, et ne ferait que prouver mon dire. Mais revenons à moi.

Je passe aussi à Meaux, pays célèbre par la cathédrale, où se trouve le tombeau de Bossuet, évêque illustre, qui fut la gloire de l'Église de France, l'aigle de la chaire chrétienne, et dont les ouvrages de religion et d'histoire, les discours et les sermons sont des chefs-d'œuvre d'éloquence. Bossuet était évêque de Meaux sous Louis XIV, et ce fut dans cette ville qu'il mourut.

Le département que j'arrose avec la Seine, et que nous avons baptisé toutes deux, offre de si beaux pâturages aux vaches, qu'elles donnent un lait aussi abondant que savoureux, lait qui fait du beurre excellent, et l'un des meilleurs fromages du monde. Car, qui n'aime pas le fromage de Brie? Peu de monde, je le suppose du moins, puisque la consommation qu'on en fait dans tous pays est immense!

Les différents départements que j'arrose sont très-célèbres aussi par le nombre de leurs moulins, et surtout la richesse de leurs fermiers. Dans le Nord, c'est le vent qui fait tourner leurs meules, mais chez moi l'eau seule les sert en cela, ce qui prouve que je suis bonne, douce et serviable, ajouta

la gentille rivière avec un petit mouvement de tête très-coquet; car enfin, c'est grâce aux meuniers que l'on fait de la farine, et c'est avec cette farine que les boulangers font du pain, et les pâtissiers des gâteaux.

Melun, la ville la plus importante du département qui porte mon nom et celui de la Seine, fut jadis une ville aussi importante qu'est aujourd'hui Paris,—relativement, bien entendu,—car les rois de la troisième race en avaient fait leur séjour préféré, et saint Louis même y tint souvent sa cour.

Melun est également célèbre par ses anguilles; mais ce ne sont pas elles qui ont donné naissance à ce proverbe : « Il est comme Languille, de Melun, il crie avant qu'on ne l'écorche, » car voici d'où vient ce dicton :

« Un pauvre comédien de cette ville, appelé Languille, avait pour lot de jouer toujours des rôles de niais, et comme alors les coups de pied et la bastonnade tenaient le premier rang parmi les gentillesses des comédies à la mode, le pauvre Languille était toujours rossé, ce qui lui faisait

pousser des cris déchirants, d'autant que son compère, c'est-à-dire celui qui le battait, n'y allait jamais de main morte. Aussi voulut-il résigner ses fonctions.

» Le directeur du théâtre en plein vent, qui tenait à son acteur Languille, dont la niaise figure avait le pouvoir d'amuser toujours le public, fit de sévères réprimandes à son compagnon, lequel se récria aussitôt :

» — Que Languille était un poltron, qui criait toujours avant qu'on ne l'écorchât.

» La raison de ce drôle parut plaisante à ses compagnons, et, à leur tour, ils se moquèrent du pauvre Languille, et cela si bel et si bien que son nom est passé jusqu'à nous en proverbe. »

Mais la ville de Melun est célèbre aussi par un fait plus important :

« Il y a 350 ans, à peu près, un cordonnier de ce pays eut un fils qui ne voulut jamais mordre au cuir; aussi le bonhomme lui donnait-il plus de taloches que de morceaux de pain, taloches assaisonnées encore des plus méchantes paroles.

» Le pauvre petit, qui, ayant perdu sa mère,

n'avait plus alors que le bon Dieu pour le consoler et le soutenir, prit le parti de se sauver de la maison paternelle; le voilà donc un matin, pieds nus, à peine couvert, et grelottant de tous ses membres, qui se met en marche pour arriver à Paris.

» Or, Paris n'était pas aussi facile à atteindre alors qu'il l'est aujourd'hui; pourtant le malheureux enfant, tout en demandant l'aumône sur sa route, fut assez heureux, non-seulement pour y arriver, mais encore, grâce à sa gentille mine intelligente, pour être reçu dans une école gratuite, que le roi François Ier venait d'y établir.

» Cet enfant, qui s'appelait Jacques Amyot, et qui avait le cœur rempli de l'amour de l'étude, se fit le serviteur des écoliers les plus riches, et cela afin de manger, car l'école ne vous donnait que les leçons et pas la nourriture. Le reste de son argent était employé à acheter des livres; puis, comme, durant le jour, il faisait le service obligé auprès de ses petits maîtres et suivait le cours des professeurs, il employait la nuit tout entière à l'étude.

» Le bon Dieu, qui protége les enfants laborieux, regarda avec amour le petit Jacques. Aussi, bientôt

le fils du paysan fut plus instruit que ceux des grands seigneurs. Il fut le premier en toutes choses, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur à son tour.

» Alors le roi Henri II le nomma gouverneur de ses fils; et lorsque Charles IX et Henri III, ses élèves, furent montés sur le trône, ils le comblèrent d'honneurs et de richesses. Mais Amyot n'abandonna pas la science pour l'ambition. Il épura, autant qu'il fut en lui, le mauvais langage que l'on parlait alors, et montra, par sa vie et son exemple, que par le travail et la volonté on peut s'élever des derniers rangs du peuple aux plus hautes marches de la société. »

Mais il me semble que je vous parle bien longuement de Melun, qui n'est pourtant pas sous ma dépendance, ajouta la petite vendangeuse en riant, et vous allez croire, peut-être, que je rejoins la Seine à Charenton pour entrer dans la maison des fous que possède ce pays. Eh!... je ne suis pas si folle que j'en ai l'air, mesdames; et comme preuve, je veux vous raconter une histoire très-sérieuse et très-touchante, dont les héros vivent encore sur mes bords :

UN CŒUR D'OR.

Je ne sais pas si vous avez entendu parler d'un vieux serviteur qui vivait en Écosse autrefois, du moins à ce que raconte un romancier célèbre de ce pays, appelé sir Walter Scott, romancier qui vivait il y a une trentaine d'années tout au plus, et dont vous lirez un jour les jolis livres.

Les aventures de ce bon serviteur, nommé Caleb, font tout à la fois venir des sourires aux lèvres et des larmes aux yeux. C'est le dévouement

par excellence! Il a pour son jeune maître une tendresse de nourrice, de mère-poule pour ses poussins, car il le regarde comme son enfant chéri, à qui il doit tout donner, tout, même sa vie au besoin. Mais il aime en même temps le descendant de la famille que ses pères ont servi comme lui. En un mot, son maître est tout à la fois son fils et son seigneur.

Aussi, comme le pauvre garçon a été ruiné par les malheurs des temps, je ne saurais vous dire jusqu'à quel point Caleb pousse la ruse pour conserver à la maison tout au moins l'apparence de son antique splendeur; que d'ingénieux mensonges! que de pieuses fourberies! Et un jour, hélas! que son maître n'avait rien à dîner, il va, lui, l'honnête Caleb, jusqu'à voler l'oie grasse du tonnelier, qui rôtissait devant un bon feu en pétillant, la pire des musiques pour un estomac affamé.

Mais Edgar (c'était le nom de son maître) venait de recevoir de l'argent au moment où il conçut la funeste pensée de chercher la mort dans les sables profonds qui bordent la mer dans son pays.

Caleb, qui pressentait, sans la connaître, cette

pensée fatale, veut suivre son jeune maître dans la promenade matinale entreprise pour cacher son dessein. Edgar, fatigué de cette surveillance, jette une bourse pleine d'or à son serviteur, espérant l'arrêter un instant pour la ramasser et la compter au moins.

Mais la bourse tombe par terre, et Caleb continue à suivre Edgar.

Hélas! malgré sa persévérance, le bon vieillard ne parvint pas à sauver l'enfant de son cœur, qui fut englouti sous ses yeux... et la plume de son chapeau seule, plume que le vent avait détachée, resta comme souvenir de celui qui n'était plus.

Caleb la prit avec respect, la baisa avec respect, et la posa sur son cœur, où elle demeura jusqu'au moment de sa mort, qui ne fut pas bien longue à venir, car une fois qu'il eut perdu son maître, de même qu'un pauvre chien abandonné, le vieux serviteur demeura dans la maison délabrée où ils avaient vécu ensemble; il cessa de porter la tête haute, il oublia ses occupations et ses habitudes. Son seul plaisir était d'errer dans la chambre qu'avait habitée son maître, oubliant alors la triste

vérité, et lui parlant comme s'il eût été encore de ce monde.

Il dormait sans prendre de repos, mangeait sans reprendre ses forces, et, modèle d'une fidélité admirable, il languit quelque temps encore et mourut...

Eh bien! mes bons amis, ajouta la Marne avec un léger orgueil, c'est un exemple semblable que j'admire chaque jour sur mes bords. Écoutez et jugez :

Un garçon meunier des environs de Meaux, ennuyé sans doute d'entendre toujours le tic-tac de son moulin, quitta un beau jour la farine pour entrer au service d'un certain baron, officier de cavalerie d'un des régiments du roi. — On était en 1816.

Germain, ainsi s'appelait ce garçon, s'attacha au baron de toutes les forces de son cœur, et c'était un cœur d'or, que mon ami Germain!...

Pour lui, le baron était un Dieu, un héros, que sais-je encore!...

Quatorze ans se passèrent, et Germain conserva toujours la même tendresse pour son maître; pour-

tant celui-ci s'était marié, et la baronne, fantasque et grondeuse, faisait passer de tristes moments au pauvre garçon. Mais, heureusement pour lui, son purgatoire ne fut que de courte durée, car la méchante baronne mourut en donnant le jour à deux jumeaux.

Voici donc notre ami débarrassé de son bourreau, mais fort embarrassé de ces deux enfants, dont il s'était fait le surveillant et le gardien, car le baron, à qui sa maussade moitié avait su rendre le logis insupportable, y paraissait à peine, tant le café et les autres plaisirs absorbaient tous ses moments.

Cette vie de désordre devait avoir, on le comprend, de funestes conséquences; aussi les gages du pauvre Germain n'étaient jamais payés. Pourtant l'honnête garçon non-seulement n'en faisait jamais aucun reproche à son maître, mais encore, comme le payement de la nourrice des pauvres enfants était oublié comme le sien, il le soldait lui-même de ses économies, et cela sans en prendre le moindre orgueil, car il donnait toujours l'argent de la part de son maître, tandis que l'insouciant officier

menait joyeuse vie, et oubliait toute autre chose que le plaisir.

Tout cela marchait ainsi, quand la révolution de 1830 arriva. Le baron, qui était alors dans la garde royale, fit son devoir de soldat et fut tué.

Vous comprenez le désespoir du pauvre Germain!... Et ce désespoir augmenta encore quand, les affaires du défunt arrangées, on découvrit qu'il ne restait rien que des dettes aux pauvres orphelins.

Ces deux jolis petits enfants venaient d'atteindre cinq ans, alors!...

— Qu'en faire?... — Où les placer?...

Voilà ce que disait chacun des membres de la famille du défunt, sans offrir ni sa bourse ni sa maison à ces intéressants petits êtres.

— Eh bien! moi, je m'en chargerai... dit Germain avec un pieux orgueil.

Et le jour même il arriva au pays avec les jolis enfants de son adoption.

Le lendemain, sans plus attendre, il était rentré au moulin, où il travaillait si dur et si fort, que bientôt ses appointements furent doublés.

Mais ne croyez pas que, malgré tout cela, il se regardât comme l'égal de ses enfants adoptifs... Eh! mon Dieu, non!...

Dans sa modestie angélique, pour lui les pauvres orphelins étaient toujours ses maîtres. Lui vivait d'un morceau de pain, mais pour eux rien ne semblait assez bon. Lui se contentait d'un pantalon de toile et d'un bourgeron, mais la petite fille avait des robes venues de Paris, et le petit garçon des habits à la mode. Enfin, jamais il n'avait voulu prendre la liberté de manger à table avec eux.

Heureusement, Dieu mit dans le cœur des deux enfants toute la reconnaissance et toute la tendresse que méritait un semblable dévouement. Aussi, étaient-ils, eux et leur bienfaiteur, loués et adorés dans tout le pays.

La noble conduite du garçon meunier vint aux oreilles de la reine Marie-Amélie, et la sainte femme voulut la récompenser. Elle fit appeler Germain, lui accorda une pension, et mit les deux enfants, l'un dans un collége, l'autre dans une pension, pour y recevoir l'éducation que demandait le rang qu'ils occupaient dans le monde.

Aujourd'hui, le petit collégien est devenu un brave militaire, et la jeune pensionnaire une mère de famille riche et bien placée; mais le plus heureux de tous est Germain, qu'ils ont, à leur tour, adopté pour leur père, et qu'ils comblent à l'envi de tendresse et de soins.

Mais, en même temps, cette heureuse famille est restée fidèle à mes bords, et je murmure toujours gaiement quand je passe devant chez eux et que j'admire sans envie leur bonheur si bien mérité.

En achevant ces mots, la Marne fit une gentille révérence, et alla s'asseoir à côté de la Seine, avec qui elle paraissait fort liée, car elle fut accueillie par le plus gracieux sourire et un serrement de main très-expressif.

— Raccommodeur de casseroles!... Qui a des casseroles à raccommoder? cria d'une voix fraîche et argentine un gentil petit chaudronnier, qui entrait dans la salle en cet instant, et qui parut embarrassé devant une aussi brillante réunion.

— Vous vous trompez de côté, mon petit ami, fit la gentille vendangeuse d'un air narquois, la cuisine est en face, et bonne chance...

— Je ne suis pas vot' ami, mam'selle, je suis vot' frère, répliqua le petit chaudronnier, qui devint tout rouge, et redressa la tête comme un jeune coq en colère ; et puisque vous êtes ici, je peux bien y être tout de même, moi, na!...

Vous vous appelez la Marne, je me nomme l'ALLIER, — v'là toute la différence; vous coulez là-haut, je coule là-bas; mais c'est-ti pas la même chose? Faut être juste, et ne pas me mécaniser parce que je suis Auvergnat, et que vous êtes Champenoise. C'est madame la France qui l'a voulu, v'là tout!...

Vous avez tous raconté de belles histoires, à ce qui paraît, ajouta le petit Auvergnat en faisant une révérence assez gauche à l'auditoire. Eh ben! moi, je pourrais vous amuser bien plus en vous montrant la marmotte qui a mal au pied, mais je l'ai laissée à mon frère, qui est tout petit, et ce sera donc pour un autre jour. En attendant, je vais vous dire une histoire aussi, mais une histoire bien vraie, celle-là, car le brave Auvergnat vit encore, et mène à Paris un train de prince. Aussi je ne me permettrai pas de citer son nom, car il pour-

L ALLIER .

rait me faire arrêter, et que deviendraient les habitants de mes rives?... On n'aime pas quelquefois se voir rappeler le passé quand il est si différent du présent! ajouta l'Allier avec un fin sourire; mais ce n'est pas de la morale, c'est une histoire que je vous ai promis, fit-il plus gravement, écoutez-moi donc, la voici :

PERSÉVÉRANCE ET PRUDENCE

CONDUISENT A TOUT.

Un petit garçon des environs de mes rives était pauvre et orphelin ; mais, au lieu de se laisser dominer par l'isolement et la paresse, il mettait toute sa gentille intelligence à contribution pour s'ingénier à rendre une foule de petits services aux habitants du village, qui le payaient en bonnes soupes, en belles châtaignes et en gros sous, mais surtout par une affection protectrice, et le petit *Pâlot*, c'est ainsi qu'on avait surnommé mon héros, à cause

de sa pâleur, nom que je lui laisserai pour ne pas trahir son incognito, quoiqu'il soit aujourd'hui très-gros et très-vermeil, était le favori de toutes les ménagères à deux lieues à la ronde.

Mais, hélas ! le petit Pâlot était un ambitieux, et bien loin de se trouver heureux dans sa position de Benjamin du village, il ne rêvait que voyages à travers des lointains pays, en un mot que faire fortune en travaillant.

Un beau jour donc, notre petit aventurier, qui avait dix ans à peine, quitta le pays pour mettre son grand projet à exécution. Il n'emportait, pour tout butin, qu'un paquet bien mince au bout d'un bâton, quelques gros sous dans sa poche, et la bénédiction de toutes les bonnes femmes de l'endroit.

Mais rassurez-vous, il n'était pas seul, car il emportait avec lui une amie, *mam'selle Blanchette,* petite souris couleur de lait, la plus intéressante et la plus jolie petite bête qui pût se rencontrer sur toute la surface de la terre. Elle savait jouer du tambour de basque, mettait le feu, sans reculer, à une petite pièce de canon faite avec des tuyaux de

grosses plumes, dansait la bourrée comme la meilleure danseuse de l'endroit, et se tenait en équilibre sur une corde roide, sans balancier.

Aussi, à l'aide de sa compagne, bien loin de manger ses gros sous, le petit Pâlot gagnait-il une foule de petite pièces blanches en montrant dans tous les villages sa jolie petite Blanchette, et rêvait-il déjà aux pièces d'or de Paris, quand un accident affreux vint, comme pour *la laitière du pot au lait*, chasser tous ses beaux châteaux en Espagne.

Le petit Pâlot était arrivé à Fontainebleau le jour même de la foire, et Dieu sait si Blanchette eut du succès. Aussi, tous deux bien repus, vinrent-ils se coucher dans le coin d'une grange où se trouvaient des bottes de foin aussi douces que du duvet.

Notre héros était exténué de fatigue, et le sommeil le dompta si vite qu'il oublia, hélas! l'imprudent, de coucher Blanchette dans la petite boîte qui lui servait de logis; la gentille mignonne dut se blottir sur la poitrine de son maître pour chercher le repos qui lui était si nécessaire à son tour.—Les voilà donc tous les deux endormis.

Au milieu de la nuit, le petit Pâlot est réveillé brusquement par un poids fort lourd qui l'oppressait. Il ouvre les yeux en tremblant; et que devint-il quand il aperçut, à l'aide d'une lanterne accrochée dans la grange, un énorme chat qui dévorait la pauvre Blanchette !

Il jette des cris de terreur et de désespoir, frappe le cruel matou à grands coups de poing; mais il était trop tard!... Sa petite amie avait disparu.

Ce fut, vous le comprenez, le cœur bien gros et la tête bien basse que notre intéressant Auvergnat fit son entrée à Paris; mais s'il pleurait Blanchette, il n'avait pas perdu l'espérance, et c'est le meilleur de tous les soutiens, car il nous est envoyé pour nous encourager dans le travail.

A quinze ans le petit Pâlot, grâce à son économie et à son activité, possédait comme fortune un orgue de Barbarie, qui lui appartenait en propre. Il résolut alors de faire son tour de France.

Comme vous devez le comprendre, cet orgue était un pauvre instrument. Il jouait une polka et *la Grâce de Dieu* pour tout répertoire, et encore les

jouait-il faux; mais la gentillesse du petit Auvergnat suppléait au défaut d'harmonie de sa musique. Sa tentative fut heureuse, et il revint à Paris avec sa bourse bien garnie.

Alors son esprit calculateur se laissa entraîner vers des combinaisons commerciales; aussi, un beau jour, notre héros abandonna-t-il la musique pour le raccommodage des faïences et l'étamage des casseroles, route qui lui parut meilleure pour atteindre à la fortune qu'un orgue de Barbarie.

Cette nouvelle industrie lui réussit d'abord merveilleusement; mais, ayant eu le malheur de se laisser allécher par de gros bénéfices, et de confier son argent à quelqu'un qui lui en promettait d'énormes intérêts, au lieu de le placer à la caisse d'épargne, il fut victime de la mauvaise foi, perdit tout son argent, si laborieusement gagné, et redevint *gros Jean comme devant*, ainsi que dit le *bonhomme* la Fontaine dans une de ses fables.

Mais le petit Pâlot, qui avait un cœur ferme et craignant Dieu, ne se laissa pas décourager; seulement, il voulut quitter l'industrie, dont les suites lui avaient été si contraires, et, vendant à un con-

frère son soufflet et son fourneau, il sollicita une médaille de commissionnaire et se mit au coin d'une rue.

C'était là que l'attendait la Providence, pour l'éprouver et le récompenser s'il sortait triomphant de l'épreuve!...

Depuis quelque temps, le petit Auvergnat remplissait fidèlement son devoir, et rognant tous les jours quelques sous sur ses besoins quotidiens, il les envoyait au pays pour acquérir des tout petits morceaux de terre, les autres spéculations lui paraissant trop dangereuses, et se consolait presque de ne pas pouvoir se faire marchand en se promettant de se faire fermier, quand tout fut encore une fois bouleversé par la Providence; mais alors c'était le bonheur qui lui envoyait un de ses plus doux sourires.

Un matin, notre ami est appelé pour porter au chemin de fer de Rouen les effets d'une dame qui partait pour cette ville, où elle tenait un grand commerce de tapis en tous genres. On était venu l'appeler d'un hôtel garni pour lequel il travaillait ordinairement.

Les malles étaient lourdes, le pauvre Pâlot ployait sous le faix, quand heureusement il arrive au but de sa course. Mais on avait marché lentement, et le temps pressait pour partir. Aussi, vite, vite, la dame fait enlever ses bagages, paye son commissionnaire et s'éloigne.

Alors Pâlot, en baissant la tête, aperçoit un gros portefeuille à ses pieds; il le ramasse, l'ouvre: un paquet de billets de banque s'en échappe aussitôt.

Le jeune Auvergnat se sent frémir dans tous ses membres.

— Quelle belle fortune t'envoie le hasard!... murmure à son cœur le mauvais ange, qui jamais ne laisse passer une occasion de nous tenter pour le mal.

Mais Pâlot était honnête homme, et ce fut sa conscience qu'il écouta quand celle-ci lui dit avec sévérité, comme pour le punir de son premier mouvement coupable :

— L'honneur vaut mieux que l'argent! Cette somme ne t'appartient pas, ton devoir est donc de la rendre sur l'heure à sa légitime propriétaire.

Sous cette bonne impression, notre Auvergnat s'élance sur les traces de la dame, mais, comme le sifflet venait de se faire entendre, celle-ci avait quitté la salle d'attente, et se trouvait dans un wagon; les employés du chemin de fer voulurent alors fermer la porte à l'honnête garçon, — les voyageurs seuls, disaient-ils, ayant le droit d'entrer en cet endroit.

Pâlot n'hésite pas! il avait un peu d'argent dans sa poche, et comme le portefeuille contenait l'adresse de la dame, il prend une troisième place pour Rouen, et monte dans le train qui conduisait celle-ci à sa demeure.

Le télégraphe électrique n'existait pas alors...

On arrive enfin dans la capitale de la Normandie, et la riche marchande est aussi heureuse que surprise quand, en descendant de wagon, et comme elle se préparait aux plus actives démarches pour retrouver le précieux portefeuille dont elle ne s'était aperçue de la perte qu'une fois en route seulement, elle vit devant elle l'honnête commissionnaire qui le lui tendait en souriant.

Elle emmena le petit Pâlot chez elle, le présenta

à son mari, à ses enfants, comme le plus honnête homme du monde, et voyant qu'il se disposait à retourner à Paris pour reprendre son crochet, elle lui offrit un billet de mille francs.

— Non comme récompense, lui dit-elle, mais comme bon souvenir de Rouen.

L'Auvergnat secoua la tête avec tristesse en repoussant la main tendue vers lui.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit-il, vous m'avez remboursé mon voyage, payez-moi dix francs pour ma journée, et nous serons quittes. Je n'aime d'argent que celui que je gagne, l'autre me ferait mal aux doigts...

La bonne dame, attendrie, regarda Pâlot avec admiration.

— Mais que puis-je donc faire pour vous témoigner ma gratitude? lui demanda-t-elle d'une voix émue, en lui serrant affectueusement sa main rouge et calleuse.

Notre ami se gratta la tête avec embarras.

— Écoutez, dit-il enfin; puisque vous êtes si bonne, vous pouvez m'aider à satisfaire un projet qui me trotte depuis longtemps dans la tête. Je

voudrais faire du commerce. Confiez-moi des petits tapis, j'achèterai une charrette avec un âne, je courrai les villes aux jours de foire, et j'ai l'idée que je ferai du bon argent, et je le garderai, celui-là, car je l'aurai bien gagné.... après vous avoir remboursée, toutefois, ajouta-t-il.

La marchande approuva l'idée de son protégé, qui retourna à Paris, rendit sa médaille, vendit son crochet et son coin, et, bravement, se mit à parcourir toutes les provinces de France, avec sa petite charrette derrière lui.

Le bon Dieu protége toujours ceux qui aiment le travail et conservent l'honneur. Aussi, en peu de temps, la bourse de notre Auvergnat fit boule de neige, c'est-à-dire grossit, grossit indéfiniment.

Bientôt il cessa ses voyages pédestres, eut un magasin à Paris, et, à la suite d'avoir été un gros marchand, il devint un grand négociant, ce qu'il est encore aujourd'hui, et il élève ses enfants dans la crainte de Dieu et l'amour du travail.

— Et voilà les exemples qu'il vous faut suivre, interrompit l'Allier, non celui d'une foule de paresseux qui ne songent qu'au plaisir...

— Vous me semblez bien sévère pour ceux qui aiment à se reposer... mon petit Auvergnat, interrompit l'Aube d'un air nonchalant, en regardant l'Allier à travers ses voiles.

— Non, la belle, non, je suis vrai, voilà tout, répondit l'Allier. Mais, mon Dieu! s'exclama-t-il, comme vous êtes blanche, vous! Est-ce que vous seriez malade, par hasard? Eh bien! alors, venez chez moi, venez à Vichy; car je ne raccommode pas que des casseroles, je raccommode aussi la santé. Demandez plutôt à tout le monde si les eaux de Vichy ne sont pas excellentes. Et je peux bien mieux me vanter qu'elles sont à moi que tout à l'heure une de mes sœurs, très-bien habillée, qui vous parlait de Plombières comme d'un de ses apanages, parce qu'elle coule à je ne sais combien de lieues dans les environs de cette ville.

A cette apostrophe du petit chaudronnier, tout le monde regarda la Moselle en souriant, mais comme celle-ci fit semblant de ne pas comprendre que cette plaisanterie lui était adressée, toute l'attention se reporta sur l'Allier, qui continuait ainsi :

On fait aussi à Vichy de bien jolies toiles pour

les robes des dames, et des camées, et des tableaux avec de l'eau qui pétrifie, c'est-à-dire qui change en pierre les objets vivants, en tombant sur eux goutte à goutte.

Ainsi, l'on met sous la source un petit panier de cerises, ou un joli nid d'oiseaux,—par exemple. —Eh bien! quand ils sont entièrement mouillés, au lieu de se sécher, l'eau devient blanche et dure, et forme une enveloppe de pierre.

L'été, tout le beau monde vient à Vichy. Y en a qui sont malades, mais y en a bien plus encore qui se portent bien. Alors, on s'amuse, dame, y faut voir!... Ce sont des promenades sur mes bords, puis sur moi-même, car je suis très-gentil, et je soutiens des barques tant que l'on veut m'en confier.

Après Vichy, j'arrose aussi Moulins, qui doit son nom à la grande quantité de moulins dont j'étais couvert jadis. Cette ville est célèbre par sa bonne coutellerie, par ses chaudes et belles couvertures de laine, et une foule d'autres commerces que j'encourage et arrose : ainsi celui des vins, des grains, du bétail, des bois, que sais-je encore?...

Aux environs de Moulins il y a encore des eaux minérales très-réputées.

Enfin, je vais faire ma visite à madame la Loire, au-dessous de Nevers, ville très-célèbre aussi par ses bonbons et par le pauvre Vert-Vert, le plus illustre de tous les perroquets passés, présents, et, je crois bien, futurs.

La connaissez-vous cette histoire de Vert-Vert? demanda l'Allier, en jetant un regard interrogateur sur l'auditoire.

Non, je le vois bien, continua-t-il. Eh bien! je vais vous la raconter. Hélas! que n'ai-je le talent de M. Gresset, un auteur qui l'a écrite dans de si jolis vers !...

— Sandis!... interrompit une voix joyeuse, on ne me dira pas que tous les Gascons sont nés sur mes bords, à moi, la GARONNE, car voilà un petit charabia qui en revendrait à tous les *gnic* et à tous les *gniac* des départements que j'arrose, avec l'histoire de son oiseau...

L'auditoire entier partit d'un éclat de rire, et la France elle-même eut de la peine à retenir son sérieux en entendant ces paroles, prononcées par

LA GARONNE.

une belle fille au regard joyeux, aux lèvres de cerises, aux joues de roses, dont les longs cheveux étaient entrelacés de pampres de vigne, et qui, la jupe écourtée, dansait en chantant, d'un air joyeux :

« Un soir de cet automne,
» De Bordeaux revenant... »

Elle s'arrêta en voyant tous les regards de l'auditoire fixés sur elle, puis elle se prit à dire, en partant d'un de ces francs éclats de rire qui trouvent un écho partout :

— Eh bien! oui, j'arrive de Bordeaux. Pourquoi m'en cacher?... et où est le mal?... Bordeaux, cette capitale de l'ancienne Gascogne, cadédis! cette ville qui était déjà célèbre, du temps des Romains, par ses écoles, preuve toute claire que ses habitants n'ont jamais été des sot, qui est la patrie du bon vin, de M. Berquin, l'ami des enfants, et d'une foule d'autres bonnes choses.

Bordeaux, qui a un port superbe sur l'Océan, port par lequel elle unit les deux mondes, qui fait le commerce de tous les pays, qui est, en un mot, une de vos gloires, et l'une de vos principales

sources de richesses, madame la France, fit la Garonne en saluant respectueusement sa souveraine.

Mais cette ville superbe n'est pas la seule que j'embellis et que j'arrose, reprit le beau fleuve en relevant orgueilleusement la tête.

Ainsi, je prends d'abord ma naissance en Espagne, mais, rassurez-vous, je suis naturalisé française, et je passe à Toulouse, le pays des Jeux Floraux, du Capitole et des oies spirituelles,—du moins celles d'autrefois,— à Marmande, à la Réole et Langon.

Mais durant mon long cours je subis une foule de transformations, et je change d'allure avant de changer de nom, car ce n'est qu'après mon union intime avec la Dordogne, — ce qui a lieu au Bec-d'Ambez,— que je m'appelle alors la Gironde, — comme titre général de notre association. — C'est peut-être un peu gascon, ce déguisement-là?... Mais que voulez-vous, il faut bien être de son pays!...

Les habitants de mes bords sont gais, spirituels et aventureux, et le bon roi Henri IV, qui était un

de mes sujets, connaissait si bien ses compatriotes, qu'un jour où on lui montrait une terre fort inculte qui ne voulait rien produire : — Ventre-saint-gris ! exclama-t-il en riant, semez-y des Gascons : il en pousse partout.

Mais je vous l'ai déjà dit, fit en riant à son tour la Garonne, tous les Gascons ne sont pas nés sur mes bords. Mais comme le caractère de mes voisins ne me regarde pas, je vais vous raconter un trait d'esprit de l'un des habitants des deux pays que j'arrose.

LE PÈLERIN GASCON.

Dans je ne sais quel pays, un riche seigneur habitait un palais magnifique, pour lequel il dépensait sans cesse des sommes considérables, afin d'y ajouter tous les embellissements que lui suggérait son imagination orgueilleuse.

Mais si les peintres, les décorateurs, les architectes, et les tapissiers puisaient à plein sac dans son coffre-fort, sa main était toujours fermée pour les malheureux, et son cœur sourd à la prière; en

un mot, la charité, était une parole sans aucun sens à ses oreilles fermées.

Un jour, un pauvre pèlerin, né sur mes bords, et qui revenait de je ne sais quelle entreprise, où la fortune s'était montrée implacablement cruelle pour lui, apercevant la grille dorée tout ouverte de la magnifique demeure de cet orgueilleux avare, y entre : — les Gascons ne doutent de rien !

Puis se trouvant nez à nez avec le seigneur, qui, justement, sortait en ce moment-là :

— Monsieur, lui demanda-t-il respectueusement, voulez-vous daigner m'accorder la faveur de me reposer un instant auprès de messieurs vos laquais, desquels je solliciterai la grâce d'un morceau de pain et d'un verre d'eau? car j'arrive de bien loin, — je reviens de la terre sainte, s'il vous plaît; — vous devez comprendre alors et mes besoins et ma fatigue.

— Et que me font et vos voyages et vos fatigues? Allez plus loin, l'ami. Prenez-vous donc mon palais pour une hôtellerie, je vous prie? répondit grossièrement le seigneur.

Eh! cadédis ! c'est bien certain que votre palais

n'est qu'une hôtellerie ! exclama vivement le Gascon dans un violent accès de mauvaise humeur.

— Vous m'insultez, je crois, monsieur de la Garonne ! répliqua avec impatience le châtelain, qui parut blessé à son tour.

— Sandis ! je ne vous insulte pas, je vous réponds, moi, fit le pèlerin plus doucement ; et si vous voulez me promettre de me donner à déjeuner si je vous prouve mon dire, je vais vous le prouver à l'instant même.

— Accordé ! — répondit vivement le seigneur, que l'originalité du Gascon commençait à amuser. — Mais si vous n'y réussissez pas, que me donnerez-vous à mon tour ? car un pari demande toujours deux parieurs.

— Eh ! mon Dieu ! comme je n'ai que moi, je me parierai moi-même, fit notre homme en riant. Mais je ne risque rien, cadédis ! et faites chauffer d'avance vos casseroles : une, deux ! commençons. Seulement vous répondrez avec vérité à trois questions que je vais vous poser. Première question : — avant vous qui habitait ce palais ?

— C'était mon père, répondit le seigneur, fort intrigué du but où voulait arriver le Gascon.

— Deuxième question, reprit celui-ci : — et qui y était avant lui?

— C'était mon grand-père. — Mais, pour Dieu, où voulez-vous en venir?... Les oreilles commencent à me chatouiller.

— Troisième question, fit avec un grand sang-froid le pèlerin : — et qui l'habitera après vous?...

—Que la peste vous crève!... exclama le seigneur avec colère. — Ce ne sera pas vous sans doute, puisque j'ai un fils qui héritera de moi, si Dieu lui prête vie. — Mais j'ai assez de vos sornettes, vite, videz les lieux, ou j'appelle mes gens pour vous chasser avec la bastonnade!

— Sandis, monsieur! comme votre sang il bouillonne avec facilité! exclama le Gascon à son tour. Et ne donnerez-vous pas aux gens le temps de vous prouver que votre pari est perdu, si vous êtes un honnête homme?

— Eh bien, parlez donc, alors! fit le seigneur radouci par ce sang-froid imperturbable.

— Je vous le dis en vérité, reprit notre homme

d'un ton de pédagogue, puisque chacun a habité ce séjour pendant quelque temps seulement, et que l'un est parti pour faire place à l'autre, monsieur votre grand-père d'abord, monsieur votre père ensuite, que vous-même vous vous disposez à faire votre paquet pour le céder à monsieur votre fils, vous ne vous regardez donc que comme l'hôte de ce palais, que j'avais raison de vous dire une hôtellerie, alors.

Le seigneur, frappé de la philosophie profonde qui se trouvait cachée sous ces paroles légères, tendit affectueusement la main au Gascon et le conduisit lui-même dans une magnifique salle à manger, où il lui fit servir un déjeuner succulent.

Mais, comme disait le bon roi Henri IV avec vérité, dans le terrain le plus inculte, semez des Gascons, ils y prendront racine ; notre homme en fut la preuve, car non-seulement il se reposa chez le seigneur, mais encore il devint l'ami, le commensal du château, où il prit sa demeure. — Cette auberge était à son gré sans doute! — Et si ce fut heureux pour lui, ce le fut également pour son hôte, auquel il apprit le grand art de faire du bien.

LA SARTHE.

Notre Gascon n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était encore un homme de cœur! Aussi son nouvel ami prit bientôt de ses bonnes qualités; et grâce à elles, il se fit rechercher de ses voisins, respecter de ses serviteurs et adorer des pauvres; — en un mot, il leur dut d'être parfaitement heureux.

— Cadédis, lui disait souvent avec orgueil notre Gascon, avouez, seigneur châtelain, que j'ai bien payé la carte dans votre hôtellerie?

Le seigneur lui tendait alors affectueusement la main en lui répétant, à son tour, — que rien au monde n'était assez précieux pour pouvoir payer un ami.

— Eh bien, vous êtes une bonne fille! foi de Vendéenne, dit une jolie paysanne bretonne portant la cocarde des anciens Chouans sur le côté gauche de sa poitrine, et qui entrait en ce moment en tendant la main à la Garonne.

Vous avez bien raison; — on ne peut jamais payer assez cher une amie. Tenez, moi qui vous parle, je m'appelle — la SARTHE; — je prends naissance dans le département de l'Orne, arron-

dissement de Mortagne, près de l'ancienne abbaye de la Trappe; j'arrose ce département et celui qui porte mon nom; je baigne Beaumont-le-Vicomte, Alençon, le Mans, Sablé, et je rejoins la Mayenne, la meilleure de mes amies, au-dessus d'Angers. — Eh bien! alors, pour ne pas humilier la Mayenne, bien plus petite que moi, pourtant, — en la forçant de quitter son nom pour prendre le mien, — je me débaptise aussi, et nous coulons toutes deux ensemble sous le pseudonyme de Maine ou Mayne. —Peut-on montrer plus d'abnégation que je ne fais?...

Il est vrai que je suis du pays des dévouements sublimes, car si l'on a su gâter par les excès le nom de *chouan,* qu'ont pris jadis beaucoup de mes enfants, les premiers qui s'en sont parés le faisaient pour défendre la meilleure de toutes les causes : le trône et l'autel, qui étaient attaqués alors...

Voulez-vous que, comme preuve, je vous en dise l'histoire?

LE PETIT CONTREBANDIER.

Un pauvre sabotier des environs de Laval, nommé Jean Cottereau, fut le créateur de cette petite armée, qui enfanta des héros et envoya à Dieu des martyrs.

On baptisa cette bande, formée dans le principe de quelques paysans seulement, du nom de leur capitaine, connu dans le pays plus encore sous le nom de Jean Chouan que sous son nom véritable, et cela grâce à un sobriquet appliqué, bien avant

sa naissance, à son grand-père, en raison de son caractère sauvage et taciturne.

On l'avait appelé d'abord le *Chat-Huant;* puis, par contraction, le *Chouan;* et ses enfants héritèrent de son sobriquet, sinon de son caractère.

Jean Cottereau était religieux par nature et royaliste par reconnaissance. Voici quelle fut l'origine de son amour pour le saint roi Louis XVI.

Quelque temps avant la révolution de 1789, Jean, qui faisait alors la contrebande du sel, — métier bien peu honorable sans doute, mais à l'aide duquel il donnait du pain à sa famille dans la misère, — fut surpris et pris par des employés de la douane, fort sévère pour les contrebandiers.

Aussi, sa perte paraissait-elle assurée, quand sa mère, qui était veuve avec cinq petits enfants en bas âge, prit la courageuse résolution de partir seule, à pied, et nu-pieds, demandant l'aumône sur son chemin, pour aller solliciter du roi la grâce de son pauvre fils coupable.

Elle laisse donc sa misérable famille aux soins de charitables voisines, et, remplie de confiance dans le bon Dieu, qui la guide et la protége, elle

fait soixante-dix lieues en cinq jours, et arrive à Versailles, où le roi tient sa cour, brisée de fatigue, mais le cœur bondissant d'espérance!

Là, elle implore la bonté de chacun, raconte ses peines et demande un appui. Elle en rencontre un dans un officier de garde. Et le brave gentilhomme, attendri par ce dévouement maternel, non-seulement lui rédigea le placet qu'elle voulait présenter au roi, mais encore la fit entrer dans les appartements réservés.

A peine y était-elle placée, que le bon Louis XVI paraît, entouré de sa belle et royale famille.

Alors la pauvre femme, oubliant la leçon qui lui avait été faite, pâlit, s'élance et tombe à genoux en s'écriant :

— Grâce, sire!... grâce pour mon enfant!... Il est coupable, je le sais, mais c'est pour donner du pain à sa mère qu'il s'est fait contrebandier... J'ai six petits enfants, et les hommes de loi nous ont ruinés... A présent, ils veulent la mort de mon fils... Grâce, sire!... grâce pour mon pauvre enfant!...

Quel cœur n'eût pas été ému par ces cris, sortis de l'âme d'une mère au désespoir!... Et c'était au

bon roi Louis XVI que cette mère parlait ainsi!...

Aussi, non-seulement la grâce pleine et entière du coupable fut-elle accordée, mais encore, pour le faire quitter le malheureux état qu'en avait pris le pauvre Jean, le roi voulut joindre des secours nécessaires à l'existence de cette famille malheureuse.

Jean, alors, se fit sabotier, et voua au roi une de ces reconnaissances sans bornes qu'un cœur noble et vertueux peut seul contenir.

Quand il apprit la condamnation de son royal bienfaiteur, Jean prit son fusil, persuada à ses amis de le suivre, et entraînant les campagnes à sa suite, marcha courageusement à la délivrance du fils de saint Louis.

Et voilà quelle fut l'humble origine de cette petite armée dont le nom figurera glorieusement dans l'histoire, ajouta la Sarthe avec un enthousiasme tout vendéen...

Les départements que j'arrose, continua la jolie Bretonne, sont tous riches et fertiles et très-variés sur mes bords. Ainsi, ils présentent tantôt des bois, tantôt des collines ou des vallées profondes.

Les terres y sont grasses, argileuses, calcaires ou sablonneuses, et on y trouve du fer, du granit, du marbre, du jaspe, du kaolin pour faire de la porcelaine, et mes ardoisières sont encore les plus belles de France.

Les forêts situées sur mes bords étaient autrefois aussi épaisses que vastes; c'était là que se réunissaient les druides, — on nommait ainsi les anciens prêtres gaulois, — et plus tard les pieux solitaires chrétiens, dont le souvenir est conservé dans le pays, et par les bonnes œuvres qu'ils y firent, et par les noms dont ils ont baptisé les villages des environs.

Ainsi, Saint-Léonard, Saint-Julien, Saint-Ulphace, etc., etc.

C'est dans l'un de ces villages que sont nés les frères Chappe, lesquels, à la fin du dernier siècle, inventèrent le télégraphe, — moyen ingénieux de transmettre rapidement toutes les nouvelles à l'aide de signaux faits par de grandes branches de fer mobiles, placées sur des tours.— Aujourd'hui, le télégraphe électrique a détrôné cette invention première, mais le nom des frères

Chappe n'en mérite pas moins de passer à la postérité, pour tous les services que leur découverte a pu rendre pendant plus de la moitié d'un siècle.

Ce fut encore chez moi, à Sablé, que le roi Charles VI fut frappé de la folie qui fit le malheur de son règne et de la France...

— De quoi?... de quoi?... interrompit vivement un ouvrier qui entrait en ce moment la bobine à la main et le petit bonnet grec sur le coin de l'oreille. Présents les canuts!... Me voici, moi, le représentant des métiers, des fileurs et des vers à soie. Car, messieurs et mesdames, vous voyez devant vous — le RHONE, — pour vous servir... Que vous faut-il?... Une robe de velours, ma belle dame? présent, pour la ville de Lyon; car c'est la ville de Lyon ma reine et ma princesse... après vous, toujours, madame la France, fit-il en saluant le trône où cette souveraine était placée; mais c'est que ma belle ville de Lyon, voyez-vous, c'est pour moi la première du monde!

C'est elle qui fournit toutes ces riches soieries dont se parent les dames, les beaux velours qui

LE RHÔNE.

servent de manteaux aux rois, les broderies d'or plus fines et plus superbes que celles que vous admiriez dans les contes arabes des *Mille et Une Nuits*.

De plus, Lyon est l'entrepôt de la Suisse, de tout l'est de l'empire français, puisqu'elle communique partout avec ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer.

Fondée quarante et un ans avant Jésus-Christ, elle donna son nom à toute la Gaule celtique; puis, détruite en une seule nuit par un incendie affreux, elle fut relevée par Néron, embellie par Trajan, et brilla sous les Romains d'une véritable gloire par ses écoles d'éloquence.

Mais maintenant, ce qu'il y a le plus à Lyon, ce sont des soldats et des ouvriers en soie, trop célèbres, peut-être, sous le nom de *canuts*, car ils sont turbulents, tapageurs et indisciplinés. L'un d'eux, pourtant, fut une des gloires de la France. En voici l'histoire, que je vais vous conter, pour imiter ceux qui m'ont précédé ici.

JOSEPH LE CANUT.

Joseph Jacquart naquit à Lyon, en 1752. C'était un simple ouvrier en soies, qui, rempli d'intelligence, rendit des services immenses à son pays, et, de même que le bonhomme la Fontaine, avec ses fables, fut le seul à ignorer et son mérite et sa gloire.

Un jour, qu'en société de quelques camarades, notre Joseph était entré dans un cabaret pour y dîner, un journal lui tomba sous la main, et il lut

l'appel fait par une compagnie de Londres, laquelle promettait cinquante mille francs de récompense à l'inventeur d'un procédé qui conduirait au moyen de fabriquer des filets à la mécanique.

— En vérité, y faut que les Anglais aient bien de l'argent de reste, pour offrir une aussi grosse somme contre une aussi petite chose!... s'écria Jacquart en riant, car moi, qui vous parle, sans me donner grand tintoin, j'ai gagné leurs cinquante mille francs.

Et tout en parlant ainsi, l'ouvrier tira de sa poche un petit filet en miniature, qu'il jeta sur la table.

Ses camarades l'examinèrent attentivement, puis on parla d'autre chose.

Huit jours s'écoulèrent. Un matin, un gendarme à cheval s'arrêta devant la modeste maisonnette de l'ouvrier, et lui intima l'ordre de se présenter, à l'instant même, devant M. le préfet, qui le demandait.

Joseph, tout tremblant, s'empressa de se rendre où il était appelé ; mais, le long de son chemin, le cœur lui battait bien fort, et il interrogeait avec

inquiétude sa conscience, pour chercher à comprendre ce qui lui valait un honneur aussi effrayant.

— Monsieur, lui dit brusquement le préfet quand il se présenta devant lui, vous avez inventé une machine pour la fabrication des filets?...

— Ma foi, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia Joseph, à qui son embarras avait fait complétement oublier et le journal, et les Anglais, et même le métier.

— Taisez-vous!... car vous mentez!... exclama le préfet, les joues enflammées de colère, parce qu'il croyait à l'astuce et à la fourberie du brave homme. Et ne comptez pas partir pour faire profiter l'étranger de ce qui appartient à votre patrie, continua-t-il, car vous ne pouvez pas sortir de France; la défense la plus expresse a été faite de vous délivrer un passe-port.

— A moi... monsieur? fit Joseph avec la plus grande surprise; et, ne pouvant pas comprendre comment le gouvernement s'occupait d'un pauvre diable d'ouvrier comme lui, il croyait toujours à une méprise.

Le préfet, qui, de son côté, persistait à voir un homme habile et rusé dans la simple bonhomie de Joseph, pensa le désarçonner en lui disant sévèrement :

— Cessez la feinte, monsieur, elle est inutile. Je sais tout. Et pour vous exempter de faire plus longtemps des mensonges, regardez si je peux être votre dupe?

Et tout en parlant ainsi, il posait soigneusement sur la table la petite mécanique construite avec des allumettes et du fil, que le bon Jacquart avait oubliée au cabaret.

L'honnête canut resta stupéfait en voyant non-seulement cette bagatelle entre les mains du préfet, mais encore traitée avec tant d'importance; mais ce fut bien pis encore quand ce magistrat continua ainsi :

— J'ai consulté ici et j'ai fait consulter à Paris les hommes les plus savants en mécanique; tous ont reconnu l'excellence de la vôtre; aussi vous allez partir à l'instant avec moi pour être présenté au premier consul.

Alors Jacquart se crut fou ou le jouet d'un

rêve... Et ce fut sans la moindre réflexion qu'il se laissa mettre en chaise de poste et conduire à Paris.

Trois jours après, le préfet présentait l'ouvrier au ministre.

— Ah!... fit dédaigneusement celui-ci en toisant d'un air hautain le pauvre canut, dont les simples habits et la mine piteuse ne lui disaient rien qui vaille; c'est donc vous qui prétendez faire ce que le bon Dieu lui-même ne ferait pas?... Vous mentez, j'en suis certain...

Jacquart, qui s'était d'abord montré timide et interdit devant ce haut personnage, releva vivement la tête quand il entendit mettre en doute sa probité, tout en s'écriant avec une noble indignation :

— Ce n'était pas la peine de faire faire deux cents lieues à un homme pour l'insulter... Et sachez, monsieur, que quand on a des cheveux blancs on ne ment pas... Je vais vous le prouver. En achevant ces mots, l'ouvrier, exaspéré, ôta sa veste, prit un tabouret, le cassa, puis, tirant un couteau de sa poche, il coupa, tailla, rogna le

bois, et cela si vite et si bien, qu'en moins d'un quart d'heure la petite mécanique fut prête. Alors, prenant sur le bureau une pelote de ficelle, il commença un filet, et se tournant vers le ministre en essuyant son front, sur lequel la sueur coulait à flots :

— Essayez cette machine... fit-il avec dignité, et dites-moi, monsieur, si je suis un menteur?...

Ce ne fut point le ministre qui essaya la machine, ce fut un homme vêtu d'une simple redingote, qui, tout en se chauffant les pieds à la cheminée, observait avec attention la lutte établie entre celui-ci et l'ouvrier.

— Eh bien! dit-il après quelques instants, avec un fin sourire, vous voilà vaincu, mon cher ministre, et le bonhomme l'emporte sur le grand homme!... Mon ami, continua-t-il en se tournant vers le canut, je me charge de votre fortune. Pour commencer, à dater de ce jour, vous recevrez une pension de six mille francs, et vous serez logé au Conservatoire des arts et métiers. Dès demain vous vous mettrez à l'œuvre.

— Monsieur, répondit Jacquart, vous êtes trop

poli pour que je ne cherche pas à vous être agréable. Dans trois jours le métier sera fini.

Et il sortit avec le préfet.

— Quel est donc, demanda-t-il au magistrat quand ils furent dehors, ce petit monsieur pâle et maigre, dont la voix a tant de douceur, et qui n'est pas malhonnête comme votre ministre?

— C'est Napoléon Bonaparte, le premier consul, répondit le préfet.

Joseph regarda celui-ci la bouche béante et les yeux tout grands ouverts.

— Ah! mon Dieu! que diront ma femme et mes amis quand ils sauront que le premier consul m'a parlé, et m'a même tapé sur l'épaule! exclama-t-il enfin.

— Et surtout qu'il vous a donné une pension de six mille francs, ajouta le préfet en souriant.

— Tiens, c'est vrai!... fit, avec une naïveté sublime, l'ouvrier. Je l'avais, ma foi, oublié, tant je suis saisi...

Le jour même Joseph retournait au pays, et il racontait à tout le monde comment le premier consul lui avait frappé sur l'épaule, et l'avait appelé

son ami, et chacun l'écoutait bouche béante et le regard envieux.

Mais le séjour du canut ne fut pas de longue durée dans la ville qui l'avait vu naître, du moins cette fois-là, car une semaine ne s'était point écoulée que notre ouvrier, la poitrine nue, les manches retroussées, poussait gaiement le rabot, tout en sifflant un air lyonnais, dans la grande salle qui lui avait été donnée par le ministre pour en faire son atelier, quand il entendit ouvrir la porte.

Il se retourna vivement, c'était son bienfaiteur, le premier consul.

— Eh bien! et mon métier à filer est-il terminé? demanda le grand homme en entrant, comme toujours, au cœur de la question.

— Oui, Votre Excellence, il est terminé, répondit respectueusement Joseph.

Le premier consul haussa les épaules avec un mouvement d'humeur.

— Mais ce n'est pas cela que vous m'avez montré chez Carnot, fit-il brusquement en désignant du doigt l'objet auquel travaillait l'ouvrier.

— Non, mon premier consul, répliqua tranquillement Jacquart, ce que je fais là n'est pas le métier à filer que vous m'avez demandé; c'en est un autre pour les étoffes de soie. J'avais du temps de reste, puisque ma tâche est faite, et que votre commande est terminée; alors je me suis amusé, en attendant, à imaginer une autre chose, et si Dieu me prête assistance, le métier que je fais là, continua-t-il les yeux brillants d'un reflet de génie, soulagera les pauvres petits ouvriers, car ce sont des enfants que l'on emploie, en les mettant à la torture, pour confectionner les choses que j'espère faire sans eux à l'aide de ma mécanique.

Le premier consul regarda Jacquart avec admiration, puis, prenant dans ses deux petites mains potelées et blanches la grosse et laborieuse main de l'ouvrier :

— Mon ami, lui dit-il avec émotion, tu es un grand citoyen!...

— Vous êtes trop honnête, monsieur, répliqua simplement le canut, qui, en pensant aux souffrances de ses petits camarades, avait oublié la grandeur de celui à qui il parlait; mais c'est égal,

ajouta-t-il en secouant rudement la main du premier consul pour lui rendre son étreinte, nous sommes faits pour nous entendre.

— Et j'espère que nous nous entendrons... mon brave Lyonnais! répondit Bonaparte en riant, car je viendrai te voir souvent. En attendant, adieu!

Mais, hélas! il oublia l'ouvrier, ses métiers et les promesses qu'il lui avait faites. Tant et de si graves événements l'occupèrent ailleurs, et le réclamaient partout!...

Cependant Jacquart acheva son métier, le mit à l'Exposition de l'Industrie, et revint à Lyon, content comme un roi, avec une médaille que lui avait décernée le jury, le modèle de sa machine, et le brevet de sa pension de six mille francs.

— Mais ce serait trop long de vous raconter toute la vie de ce héros de l'industrie, fit le Rhône en arrêtant là son histoire, car il ne mourut qu'à quatre-vingt-deux ans. Je vous dirai seulement que la ville de Lyon, reconnaissante, lui a élevé une belle statue.

Un moment!... je n'arrose pas que Lyon seulement, ajouta le gentil fleuve. D'abord, je prends

naissance en Suisse, dans le Valais, près du berceau du Rhin, car nous sommes *pays* tous les deux, comme on dit au village, puis je traverse le lac Léman, et j'entre en France, dans laquelle je coule directement au sud, jusqu'à la mer Méditerranée, où je me perds après avoir arrosé Vienne, Valence, Pont-Saint-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire, Arles et une foule d'autres villes encore.

Mais adieu, je cède la place à l'une de mes plus jolies compatriotes, fit le Rhône en voyant entrer une belle rivière, habillée du gracieux costume provençal, et portant sur sa tête une amphore à la manière antique, — et c'est mademoiselle la DURANCE, — que j'ai l'honneur de vous présenter, ajouta-t-il en tendant la main à la nouvelle venue pour lui faire gravir l'estrade, après quoi il se retira dans le joli groupe formé au pied du trône de la France.

— Vous savez maintenant qui je suis, dit la belle Provençale, avec une gentille révérence, il me reste donc peu de choses à vous dire sur mon compte; et, d'ailleurs, je suis très-célèbre, non par moi-même, je l'avoue en toute humilité, mais par

LA DURANCE.

l'une de mes filles, la Sorgues, formée par la fontaine de Vaucluse, fontaine illustrée par les vers de Pétrarque, l'un des plus grands poëtes anciens. Aussi je porte toujours sur ma tête de l'eau de cette fontaine, comme mon plus bel ornement.

Je prends naissance au mont Genève, dans les Alpes; je passe à Briançon, Mont-Dauphin, Embrun, Sisteron, Cavaillon, et je tombe dans le Rhône au-dessous d'Avignon.

On me reproche d'être trop vive, trop turbulente, de me plaire dans les débordements; mais ce sont les méchantes langues qui tiennent ces propos; demandez plutôt aux habitants de mes bords, dont je partage un peu, j'en conviens, le caractère.

Les Provençaux aiment à rire et tiennent un peu des Gascons pour la façon de raconter les histoires et de soutenir les plaisanteries.

En voulez-vous comme preuve l'anecdote suivante?

LES DEUX AVEUGLES.

José Pierre était aveugle de naissance; un dimanche, qu'il sortait de l'église et qu'il marchait fort lentement sur la place du village, en se guidant, tout en tâtonnant, à l'aide du bâton qu'il tenait à la main, Sylvain, son cousin frère de lait, qui se trouvait là avec plusieurs de ses camarades pour jouer à la boule, le plaisanta niaisement en ajoutant :

— Je te parie dix écus que je courrai plus vite que toi.

Les amis de Sylvain furent indignés de cette méchante parole, et plusieurs déjà lui témoignaient leur mécontentement, quand, à leur grande surprise, José Pierre, le pauvre aveugle, se prit à dire :

— J'accepte ton pari, cousin, et, s'il plaît à Dieu, je te gagnerai tes dix écus pour t'apprendre à savoir garder ta langue en repos plutôt que de la faire servir à dire des choses mauvaises. Seulement j'y mets une condition, c'est que tu me laisseras choisir le moment de la course.

Sylvain, enchanté d'entendre l'aveugle parler ainsi, et raillant derechef la présomption et la maladresse de José, accepta la clause qui était posée, et, pour plus de garantie que les dix écus seraient payés au gagnant, il exigea à son tour que cette somme fût déposée à l'avance entre les mains de l'un des jeunes gens assistant au pari.

Mais sa joie se calma subitement quand, l'argent déposé comme il venait de le demander, José se prit à dire :

— Eh bien! cousin, nous partirons tous les deux cette nuit au coup de minuit, et nous verrons qui,

de toi ou de moi, arrivera le premier à la ville voisine.

Il fallut bien s'exécuter pourtant.

Et à l'heure dite, voilà nos deux parieurs qui commencent leur voyage; mais la nuit était très-obscure et le chemin traversait un bois fort épais.

José, pour lequel la clarté du jour et l'obscurité n'étaient qu'une même chose, marchait tranquillement à l'aide de son bâton, et, comme cette route lui était connue et qu'il était habitué à la parcourir sans le secours de ses yeux, il arriva deux heures après à la ville où était le but de la lutte.

Mais le malheureux Sylvain, tout en connaissant aussi bien le chemin que l'aveugle, comme il était habitué à y voir clair quand il y marchait, s'égara dans la forêt, glissa et tomba au fond d'une foule de fondrières, et, croyant toujours marcher vers la ville, retourna sur ses pas, de façon que l'aveugle le rencontra tout auprès du village, où, après avoir longtemps attendu, il revenait à son tour.

Qui fut honteux? je vous le demande... d'autant que tout le monde se moqua du mauvais plaisant, lequel, de plus, perdait ses dix écus.

Mais José, qui était bon, ne voulut pas lui laisser ce dernier chagrin; il rendit l'argent à Sylvain, en lui faisant comprendre que la raillerie ne pouvait jamais sortir que d'un mauvais cœur.

Mais si vous préférez la poésie aux historiettes, ajouta en souriant la gentille rivière, je peux vous dire un de nos vieux noëls provençaux, noëls autrefois célèbres dans le monde entier, car, vous le savez, la langue provençale fut celle des troubadours.

Jadis l'arbre de Noël était une coutume générale à tous les pays et à tous les peuples, et les doux fruits de ce bel arbre entretenaient la bonne harmonie dans les familles ; car, pour les enfants, c'était une occasion de demander pardon de leurs fautes, pour les frères de se tendre une main amie, peut-être fermée trop souvent dans le cours de l'année tout entière. Aussi, quel beau jour pour tous! Hors, hélas! pour les étrangers et les orphelins, auxquels pourtant l'Église venait tendrement rappeler qu'en levant les yeux vers le ciel, ils y retrouveraient une patrie et un père ; et c'est sans doute cette consolante pensée qui aura inspiré le vieux noël dont voici la traduction :

L'ARBRE DE NOEL DE L'ORPHELIN.

« Par une belle nuit de la veille de Noël, un pau-
» vre petit enfant, étranger et orphelin, court pieds
» nus, dans la blanche et froide neige, les rues
» de la ville, pour voir les feux joyeux allumés à
» toutes les maisons.

» Le pauvre enfant pleure, et dit à travers ses
» sanglots : Chaque petit enfant a aujourd'hui son
» arbre de Noël et les deux baisers de sa mère. Moi
» seul, malheureux orphelin, je n'ai pas ce cher
» bonheur.

» Hélas! lorsque, avec mes frères et ma sœur,
» j'étais à la maison, mon père et ma mère me
» pressaient sur leur cœur, et l'arbre s'allumait
» aussi pour moi; mais tout est éteint aujourd'hui,
» mon bonheur et les lumières du joli arbre de
» Noël de la maison où je suis né.

» Personne ne me laissera donc entrer pour ré-
» jouir mes regards de ce doux arbre bénit; pour
» moi il n'est pas une place, quelque petite qu'elle
» soit, dans ces maisons qui me sont étrangères.

» Mais la neige redouble sa froidure, le vent
» souffle avec ses plus tristes mugissements, et le
» pauvre orphelin se voit sur le point de mourir de
» misère. Alors il frappe à toutes les portes, à
» toutes les fenêtres, aussi même à tous les volets
» fermés; mais les maisons sont encore plus froi-
» des que la neige, et personne ne vient inviter le
» pauvre abandonné à partager la chaleur du foyer
» les brillantes clartés du bel arbre de Noël.

» Chaque père ne pense qu'à ses enfants, chaque
» mère heureuse jouit de leur bonheur et les cris
» et les pleurs de l'orphelin s'envolent avec les mu-
» gissements de la brise.

» O cher et bon Jésus! je suis seul au monde, » mon père et ma mère ne sont plus; ils ont été » vous trouver dans le beau ciel bleu qui brille sur » nos têtes: ayez pitié de moi; venez me consoler, » puisque tout le monde m'oublie ici-bas.

» Tout en parlant ainsi, le pauvre petit frotte » ses mains engourdies par le froid, essuie les » pleurs qui se glacent sur ses joues endolories, et » lève vers le ciel ses regards suppliants.

» Alors il voit venir vers lui un enfant tout vêtu » de blanc et entouré d'une belle et douce lumière, » qui lui dit dans un chant mélodieux :

» Je suis le bon Jésus; j'ai été comme toi un » petit enfant pauvre et dédaigné aussi; je ne t'ou- » blie pas, moi, quand tu es repoussé de tous sur » la terre.

» Ma parole est pour tous, et pour tous la même, » et j'offre mes trésors dans la rue aux pauvres, » aussi bien que dans les maisons brillantes.

» Je vais faire luire ici, pour toi, dans cet espace » libre, un arbre si beau, que les plus beaux ar- » bres des maisons les plus riches ne sauraient » l'égaler ni en magnificence ni en splendeur.

» Alors, de sa main divine, l'enfant Jésus montra
» le ciel, et là-haut un grand arbre, tout brillant
» d'étoiles, étendit ses branches aussi nombreuses
» que les mondes divers.

» Et toutes ces lumières éclatantes semblaient
» saluer l'orphelin de leurs flammes célestes. Aussi,
» comme son âme fut joyeuse, au pauvre aban-
» donné, quand il vit l'arbre de Noël que lui offrait
» le doux Jésus !

» Il crut d'abord faire un rêve; mais de petits
» anges se penchèrent de l'arbre vers lui et l'en-
» levèrent dans l'espace lumineux, où le bonheur
» fut complet pour son âme.

» L'enfant étranger est retourné dans sa patrie,
» où il a retrouvé son père et sa mère, heureux
» de le revoir, et il y oublie facilement tout ce qui
» brille sur la terre. »

Comme la Durance achevait ces paroles, la France se leva, et, avec l'air gracieux et noble qui l'accompagne toujours, elle salua l'auditoire en faisant un signe affectueux vers ses enfants assis à ses pieds.

— J'espérais pouvoir vous distribeur des récom-

penses, dit-elle, mais le temps me le défend aujourd'hui, car le moment est venu de nous séparer; remettons donc à un autre jour la suite de ce concours intéressant; seulement, recevez d'avance, mes filles charmantes et mes fils bien-aimés, les remercîments de votre reine pour les bienfaits que vous répandez sur ses sujets, ainsi que sa prière instante de modérer vos défauts, car rien ne fait perdre le prix d'une bonne action comme une faute.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Ce que c'était que Mme Vacance	1
Le Concours des Fleuves et des Rivières	5
La Meuse	15
Un Héros d'autrefois	19
La Seine	24
L'Écolier charitable	29
Le Regard de Dieu	32
Le Rhin	41
Le Dévouement d'une mère	48
L'Orne	53
Sublime Dévouement d'un homme de cœur	56
La Somme	62
La Maison de la mère Monique	65
L'Aube	73
Le Petit Pierre	77
La Moselle	82

Pages

Comment un petit pâtissier est devenu un grand peintre..... 86
Le Doubs..... 92
Le Rouge-gorge..... 96
La Petite Fille bienfaisante..... 99
Le Cher..... 101
Le Monteur de Bois..... 104
La Loire..... 111
Le Chien de Montargis..... 113
Le Prunier..... 118
La Saône..... 122
Le Petit Imprudent..... 124
Noble Dévouement d'un soldat..... 130
La Marne..... 135
Un Cœur d'or..... 142
L'Allier..... 150
Persévérance et prudence conduisent à tout..... 152
L'Aube..... 162
La Garonne..... 164
Le Pèlerin gascon..... 168
La Sarthe..... 173
Le Petit Contrebandier..... 175
Le Rhône..... 180
Joseph le canut..... 182
La Durance..... 192
Les Deux Aveugles..... 194
L'Arbre de Noël de l'Orphelin..... 198

Paris — Typographie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.